





645

I

POÉSIES

DE

46

Jules Lemaître

Les Médailles — Petites Orientales

Une Méprise — Au Jour le Jour



PARIS

ALPHONSE LEMERRE, ÉDITEUR

23-31 PASSAGE CHOISEUL 23-31

M DCCC XCVI



LES MÉDAILLONS

1852



AU LECTEUR

*UN poète inédit, dont nul ne sait les rimes,
Souffre en mon cœur étroit, médite sous mon front.
J'ai des songes, parfois, qui me semblent sublimes,
Et des chagrins obscurs qui me semblent sans fond.*

*Je voudrais, comme un autre, exprimer l'âme humaine,
La Vie universelle et ses secrets accords,
Interroger le Sphinx, chercher quel Dieu nous mène,
Dérouler la Légende où revivent les morts,*

*Des Sages indiens rajeunir les symboles,
Guider l'Oaristys dans les frais sentiers verts...
Mais, sitôt que je veux la traduire en paroles,
L'idée en fuite échappe à l'étreinte des vers.*

*Ma langue balbutie, inégale à mes rêves,
Et jamais leur beauté n'aura fleuri qu'en moi.
Mon objet est trop haut pour mes forces trop brèves,
Et le souffle me manque, et peut-être la foi.*

*Pourquoi, par plus d'effort, trahir plus d'impuissance ?
Mon poème m'écrase, à peine commencé.
Puis mon rêve est sans doute une réminiscence ;
D'autres ont déjà dit tout ce que j'ai pensé...*

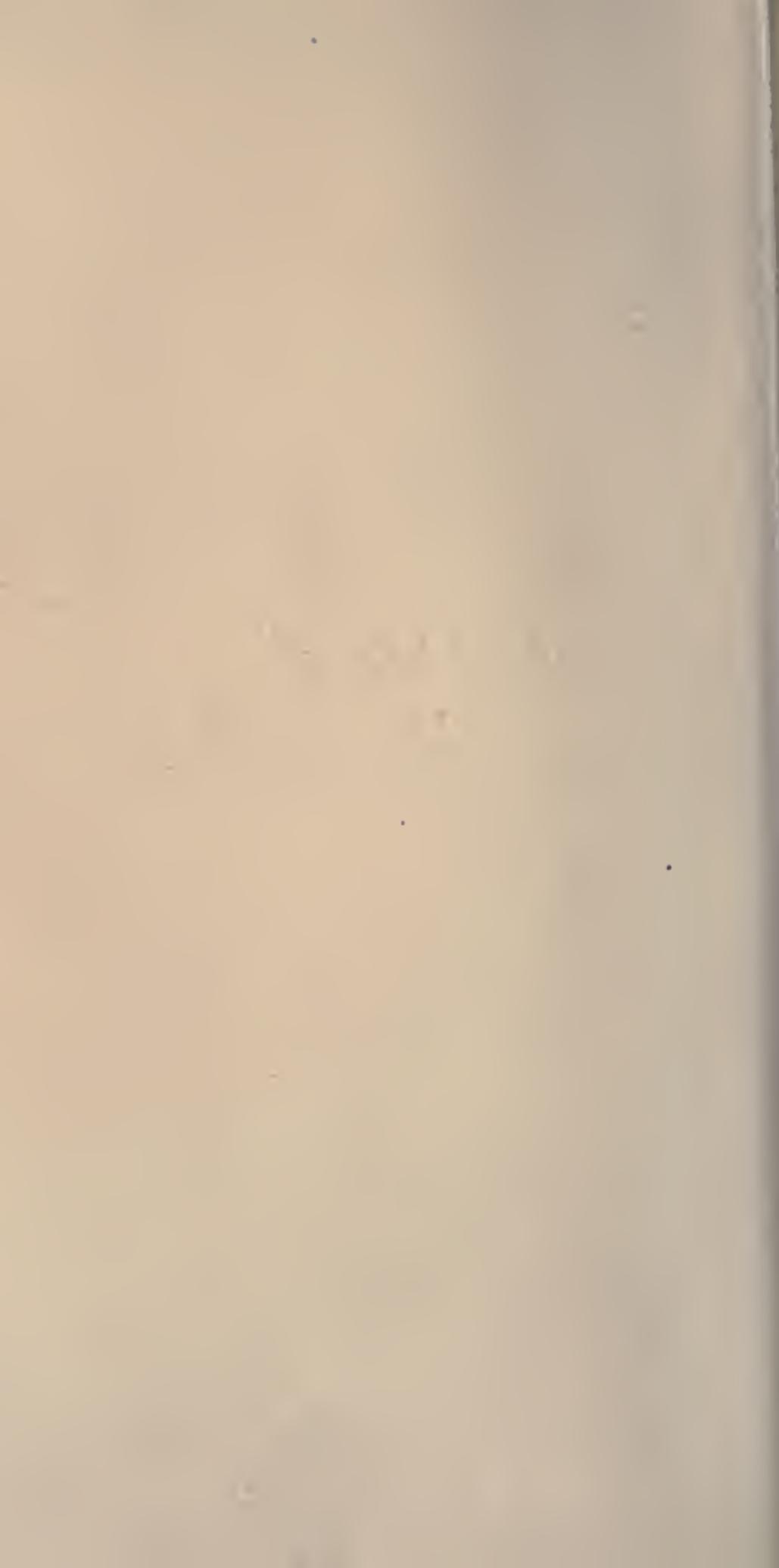
*Donc, je veux oublier cet intime poète
Si vague et si caché que seul, hélas ! j'y crois ;
Et, ce labeur usant ma souffrance inquiète,
Je lime des sonnets ingénieux et froids.*



I

P U E L L A E

A Sully Prudhomme.





PHTHISICA

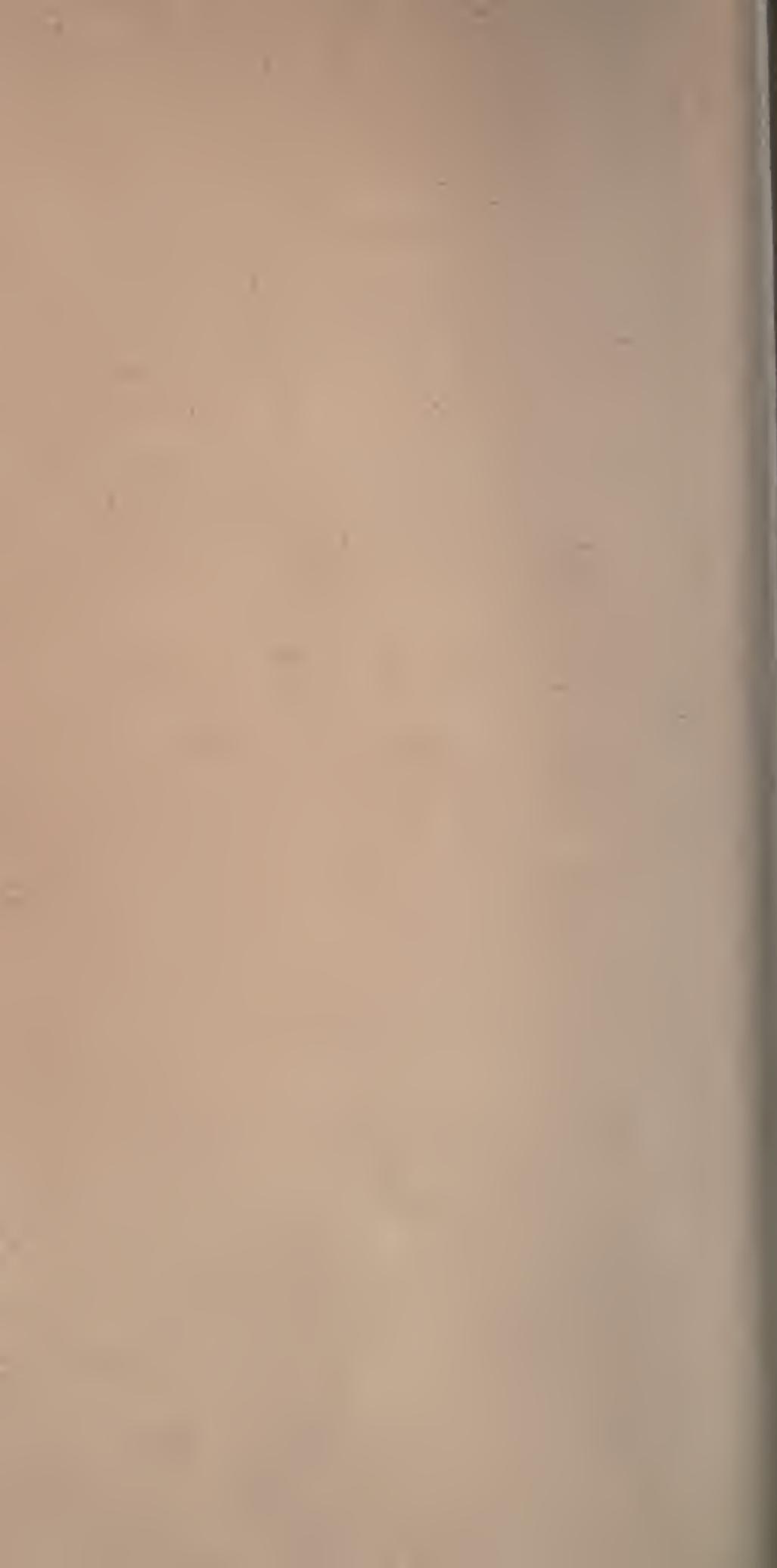
FRÊLE enfant, doux fantôme au contour délié,
Oh ! parle bas, et sois de ton souffle économe !
Le drame inaperçu lentement se consomme ;
La mort ronge en secret ton corps émacié.

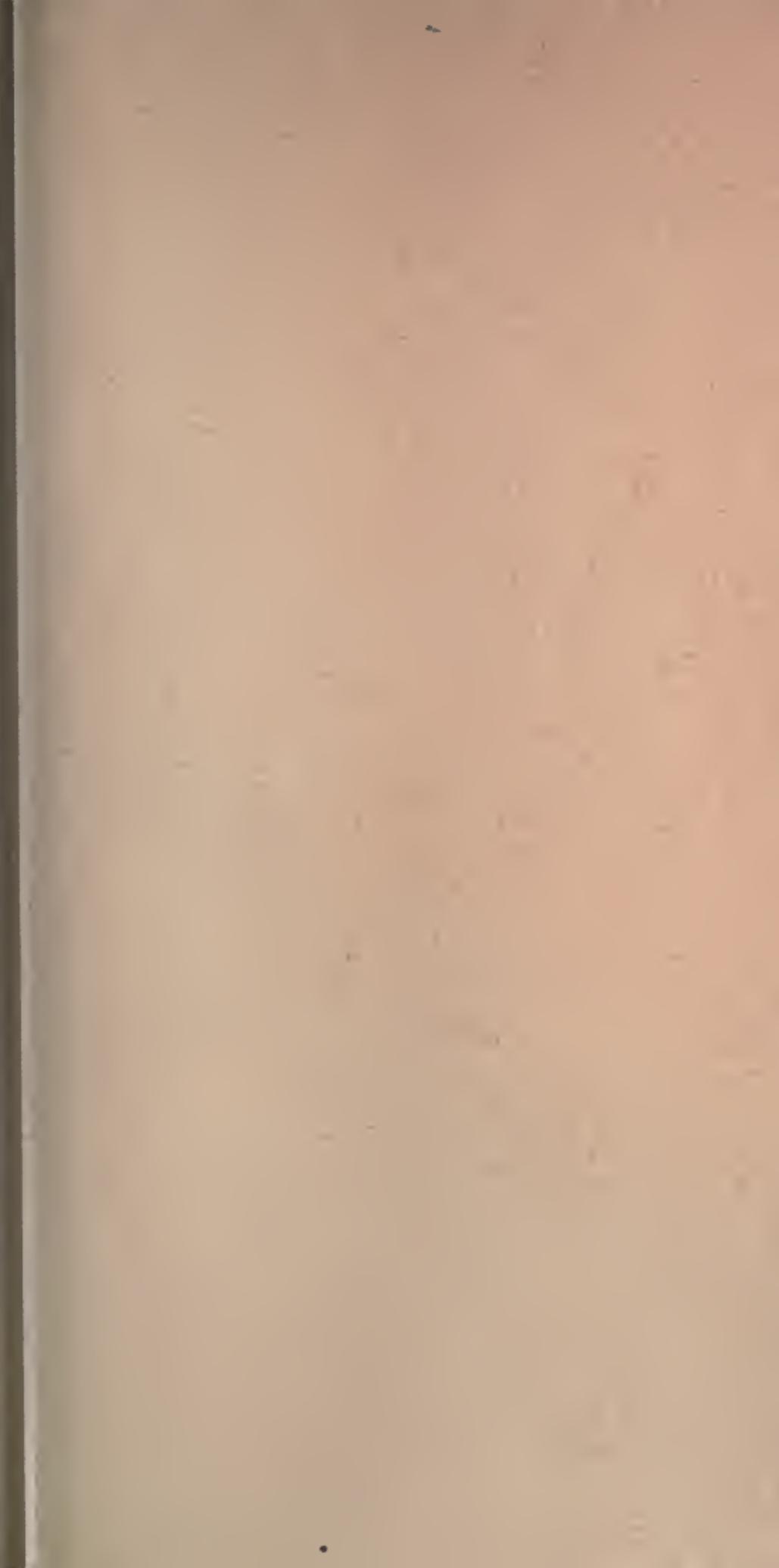
Faut-il pleurer ? Pourquoi ? Cher ange fourvoyé,
Tu partiras bientôt, ayant connu de l'homme
Ce qu'il a de plus chaste et de meilleur en somme
La tendre sympathie et la sainte pitié.

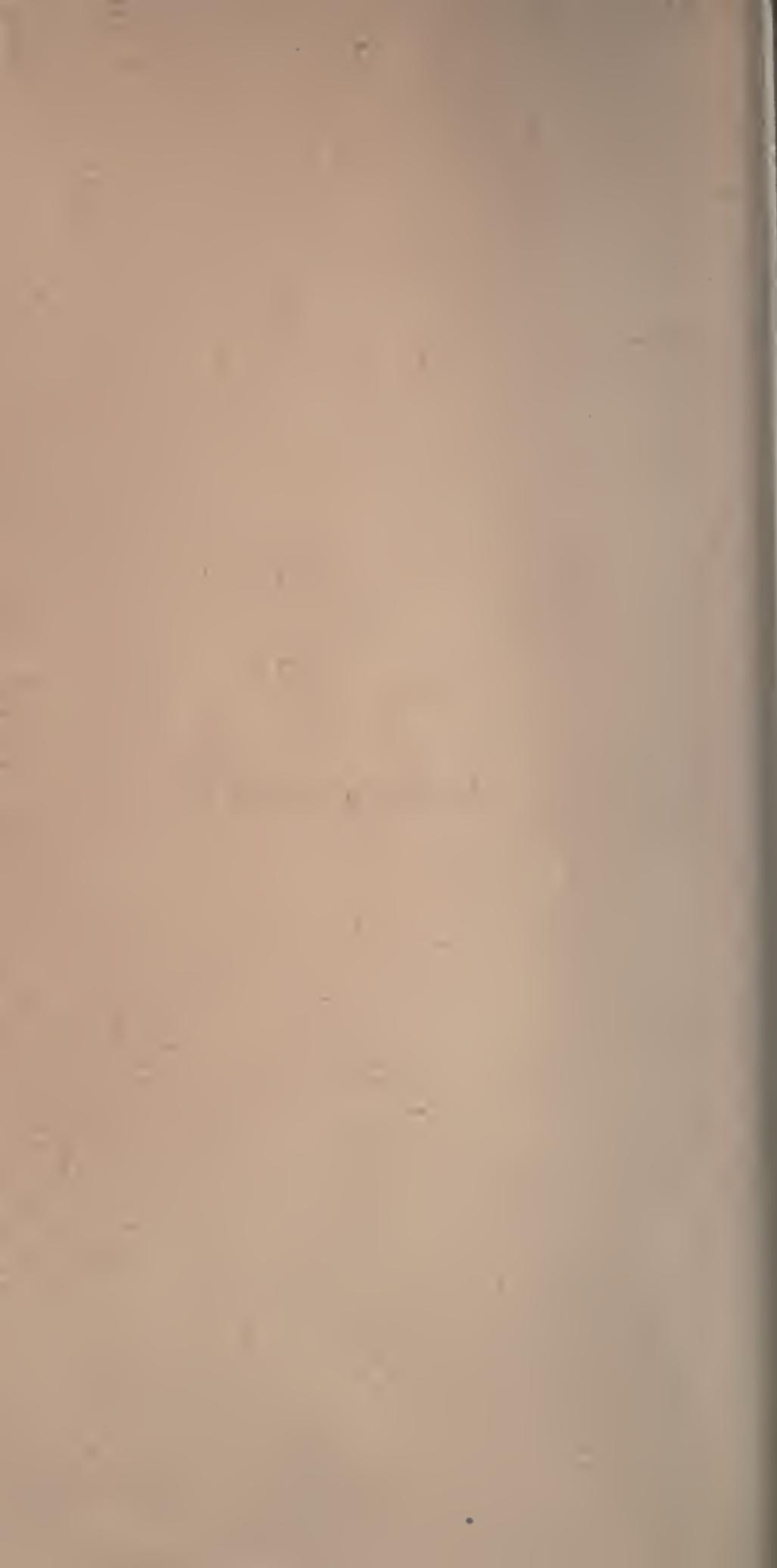
Tu t'évanouiras comme l'âme des roses.
Tu n'auras point subi l'affront des ans moroses,
Et la maternité ne te flétrira pas.

Mais tu laisseras, pur de tout regret profane,
Au cœur de ceux qui t'ont rencontrée ici-bas,
Le souvenir léger d'une ombre diaphane.









O. Meynard

POÉSIES

DE

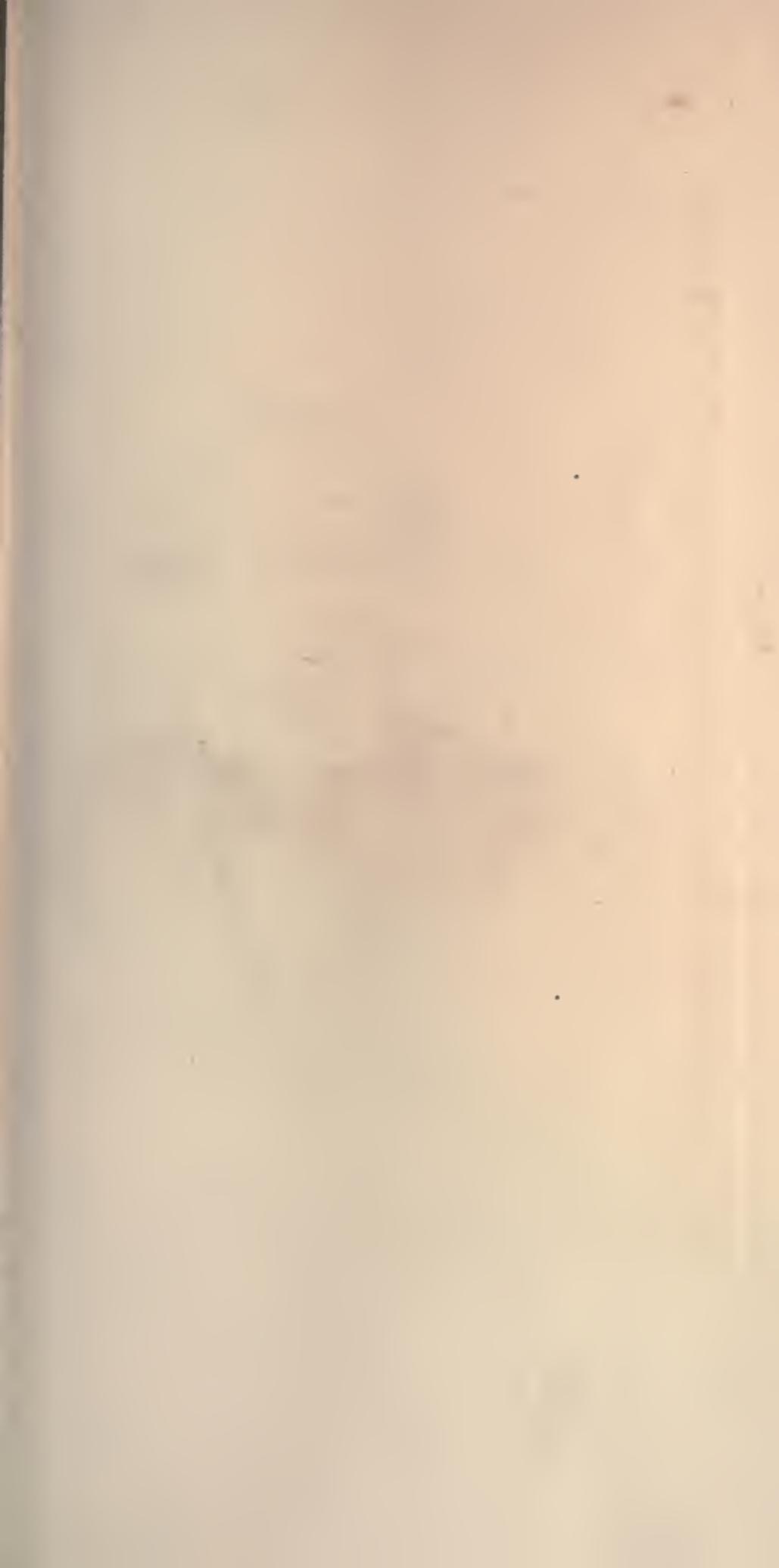
Jules Lemaître

IL A ÉTÉ TIRÉ DE CE LIVRE :

25 exemplaires sur papier de Hollande.

15 — sur papier de Chine.

Tous ces exemplaires sont numérotés et paraphés par l'Éditeur.



R. de Los Rios. sculpt



POÉSIES

DE

ules Lemaître

Les Médailleurs — Petites Orientales

Une Méprise — Au Jour le Jour



PARIS

ALPHONSE LEMERRE, ÉDITEUR

23-31 PASSAGE CHOISEUL 23-31

M DCCC XCVI

PQ

2337

L3A17



MAMMOSA

RUBENS n'a point de Nymphé, en ses tableaux vantés,
Dont le sein copieux plus largement fleurisse.
Vierge, elle étale au jour des ampleurs de nourrice,
Les trésors d'un printemps riche en convexités.

L'âpre désir, éclos dans les cœurs tourmentés,
Ne trouble point la paix de ses yeux de génisse.
Jamais, sous l'épaisseur de sa chair blonde et lisse,
N'ont tressailli ses nerfs, en vain sollicités.

Son cœur paisible et lent n'aura point d'aventures.
Elle a le calme et la bonté des créatures
Dont rien ne contraignit le libre accroissement.

Ignorant le labeur ingrat des êtres frêles,
Sa jeunesse foisonne et sourit vaguement
Dans la sérénité des forces naturelles.

MODESTA

DANS un pensionnat de fillettes elle est
Sous-maitresse. De noir vêtue, et très jolie,
Petite mère aimante et qui toujours s'oublie,
Elle excelle à montrer aux enfants l'alphabet.

La divine pudeur du dévouement secret,
Sa tâche monotone avec zèle accomplie,
Ont mis sur sa figure ovale, un peu pâlie,
Un léger voile, un air sérieux, et qui plaît.

Certe il n'est point d'amant dont elle ne soit digne :
Mais elle craint pour nous l'épreuve, et se résigne
A sa pauvreté fière, et réserve son cœur.

Seul je connais sa grâce adorable et discrète,
Et je sens à la fois plaisir, peine et langueur
Pour t'avoir respirée, ô pure violette !

NIGRA

FLEUR vernissée, éclore au ciel haïtien,
La petite négresse arbore une toilette
De toutes les couleurs, rouge feu, violette,
Jaune, bleue, et d'un goût ultra-vénitien.

Gants verts, chapeau grenat. Sur son nez simien,
Très fière, elle relève une blanche voilette.
Des tons exaspérés l'arnarchie est complète
Et poignarde en passant l'œil du Parisien.

Dans son museau d'ébène éclatent ses dents blanches.
Sa robe, à chaque pas, sur ses étroites hanches
Glisse et remonte avec un froufrou régulier.

Et l'on dirait vraiment, tant sa démarche ondoie,
Un petit serpent noir qu'on a voulu lier,
Fugace et sinueux, dans des chiffons de soie.

ORPHANA

ENFANT de l'hôpital, pauvre être châtié,
Elle est « petite bonne », et lave, frotte, gratte,
Vide et remplit des seaux, geignant, tirant la patte
Et portant de travers son buste dévié.

Le soir, elle s'assied enfin, morte à moitié,
Croisant ses bras roidis sur sa poitrine plate.
Des taches de rousseur sèment sa face ingrate,
Et sa misère fait plutôt mal que pitié.

Une vague stupeur est dans ses yeux étranges
Pleins du ressouvenir des douleurs et des fanges
Où sa mère inconnue a dû vivre et mourir.

Trop laide pour le vice, ombre ratatinée,
Blême, ayant juste assez de force pour souffrir,
Elle traîne la honte et l'effroi d'être née.

LITTERATA

BLEUS, mais d'un bleu si tendre ! ils sont tout bleus, ses bas,
Et sa cheville d'ange est par l'azur baisée.

Du vin pur des penseurs innocemment grisée,
C'est de prose et de vers qu'elle fait ses repas.

Les Classiques sereins la bercent dans leurs bras.
Elle vole de l'un à l'autre, inapaisée,
Comme un oiseau parmi les marbres d'un musée ;
Et les Parnassiens ne l'épouvantent pas.

Son culte pour Hugo va jusqu'à la démence.
Le poète, incliné, verse son âme immense
Dans cette âme d'enfant, vase mystérieux...

Petite, je voudrais, quand mes yeux, d'aventure,
Rencontrent ton regard candide et sérieux,
T'embrasser pour l'amour de la Littérature.

SEVERA

Quoi ! romanesque avec cet air froid, ces discours mesurés, cette grâce austère et résignée ?

En elle tout garçon voit une sœur aînée :

Jul ne se sent troublé par ses yeux de velours...

Ille a placé si haut, close aux vaines amours,

l'idéal de l'époux où se croit destinée

son âme sérieuse en son rêve obstinée,

qu'elle le cherche encore et l'attendra toujours.

C'est pourquoi sa bonté se voile de tristesse.
Les filles de quinze ans révèrent sa sagesse
Et lui content souvent leurs secrets, à l'écart.

Et sur cette jeunesse empressée autour d'elle,
Confidente obéie, elle exerce avec art
Une autorité douce et déjà maternelle.

MONACHA

DES cornettes de lin le rempart éternel
A jeté sur son front comme une ombre glacée ;
Et sa face a pâli, par le sang délaissée,
Ignorante du hâle et des baisers du ciel.

Et les longs chapelets murmurés à l'autel,
Des liens continus d'une seule pensée
Enveloppant son âme immobile et blessée,
L'isolent des vivants et du monde réel.

Sa voix, jamais émue, a des notes lointaines.
Calme, ayant désappris les tendresses humaines,
Sa charité secourt, et ne console pas.

L'âme, absente à jamais de ses yeux froids de vierge,
Habite ailleurs, et laisse errer seul ici-bas
D'un mouvement réglé son corps blanc comme un cierge

GALLA

Ta grâce apaiserait le juste aux rubans verts,
Simple et bonne Henriette, ô ma chère Française !
Sans louche pruderie et sans candeur niaise,
Tu regardes Clitandre avec tes grands yeux clairs.

Qu'à d'autres Trissotin porte ses petits vers !
Ton brave esprit connaît les hommes, et les pèse
Adorable bon sens, et qui nous ravit d'aise,
Car ta gaité persiste et rayonne au travers.

Acceptant sans humeur la nature et la vie
Comme elles sont, jamais tu n'eus la moindre envie
Ni d'être un esprit pur ni d'être un bel esprit.

O très loyale amie et très sereine amante
Dont le cœur va tout droit et la sagesse rit,
Le grand Molière en toi mit son âme charmante.

BRITANNA

Pour dire la fraîcheur de sa bouche, il n'y a
Que la rouge cerise, au matin, sur la branche;
Et je ne sais, pour dire à quel point elle est blanche,
Que la blancheur du lait ou du camélia.

Le blé fauve, que ta crinière humilia,
En buvant du soleil cherche en vain sa revanche.
On voit luire en tes yeux plus bleus que la pervenche
Ta douce âme enfantine, ô sœur d'Ophélia !...

Et penser que ses dents s'allongeront en touches
De piano; qu'elle aura, vieille, des pudeurs louches,
Que ses os sailliront, que sa peau jaunira,

Que ça sera moral, sec, anguleux et rêche,
Que ça lira la Bible et que ça s'en ira
En voile bleu, flanqué d'enfants, brailler au prêche

HISPANA

SONNET ROMANTIQUE

INÉS dans son boudoir s'est assoupie un peu ;
Ses longs cils sur ses yeux ont abaissé leur frange,
Et ses cheveux pesants, que le sommeil dérange,
S'écroulent sur sa tempe, où dort un reflet bleu.

Le chapelet qu'elle a mis à son cou par jeu
Descend et monte avec son sein couleur d'orange.
Bacchante aux flancs houleux pieuse comme un ange,
Elle aime infiniment les beaux hommes et Dieu.

Entre ses doigts lassés un papelito fume
Et, répandant son âme exotique, parfume
Toute la chambre, comme un subtil encensoir.

Et la comtesse Inès ouvrant sa bouche rose
Rêve (le temps est lourd, il fait bien chaud ce soir)
Au muletier qui va de Séville à Tolose.

PARISIA

LE caprice a pétri le bout de nez qu'elle a ;
Le caprice endiablé sous son front caracole ;
Le caprice a taillé son corsage qui colle,
Ses chiffons compliqués, son pouf à tralala.

Je ne sais que penser de cette fille-là,
Et la mobilité de ses yeux me désole.
Elle est boulevardière et fait des mots. La folle
Raille le sentiment et lit monsieur Zola.

Bonne et franche d'ailleurs. Mais quoi ! cette étourdie
Aime à l'excès le bal, le sport, la comédie,
Et dans son tourbillon m'emporte sans me voir.

J'adore cette enfant, et c'est là mon martyr :
Elle n'a pas le temps de s'en apercevoir
Et ne me laisse pas le temps de le lui dire.

LUSCA

ELLE est louche, — et c'est là son charme essentiel, —
Louche si peu que rien, adorablement louche.
L'un de ses yeux sourit d'accord avec sa bouche,
Et l'autre vaguement rêve et tend vers le ciel.

Près de l'œil de Vénus c'est l'œil d'Alaciel.
L'un est tendre et luisant, l'autre est pur et farouche.
Une crainte se mêle au désir qui me touche :
Je subis l'œil mystique après l'œil sensuel.

Sous leur double regard je suis ange et satyre :
L'un m'attache à sa robe, et l'autre en haut m'attire.
— Pourtant l'angle est étroit que font leurs deux rayons.

L'un est prude et chrétien ; Pan dans l'autre étincelle.
Je leur voue à tous deux mes adorations :
Mais l'un me décourage et l'autre m'ensorcelle.

DEA

GLOIRE à la jeune Hébè! Son sein de marbre pur
Est frais éclos; et dans sa grâce inachevée
La maternité dort, pressentie et rêvée,
Comme au clair renouveau germe l'été futur.

Elle rit, elle attend. Son corps à peine mûr,
Où l'immortalité de la race est couvée,
S'incline mollement; et de sa main levée
Elle tend une coupe à quelqu'un dans l'azur.

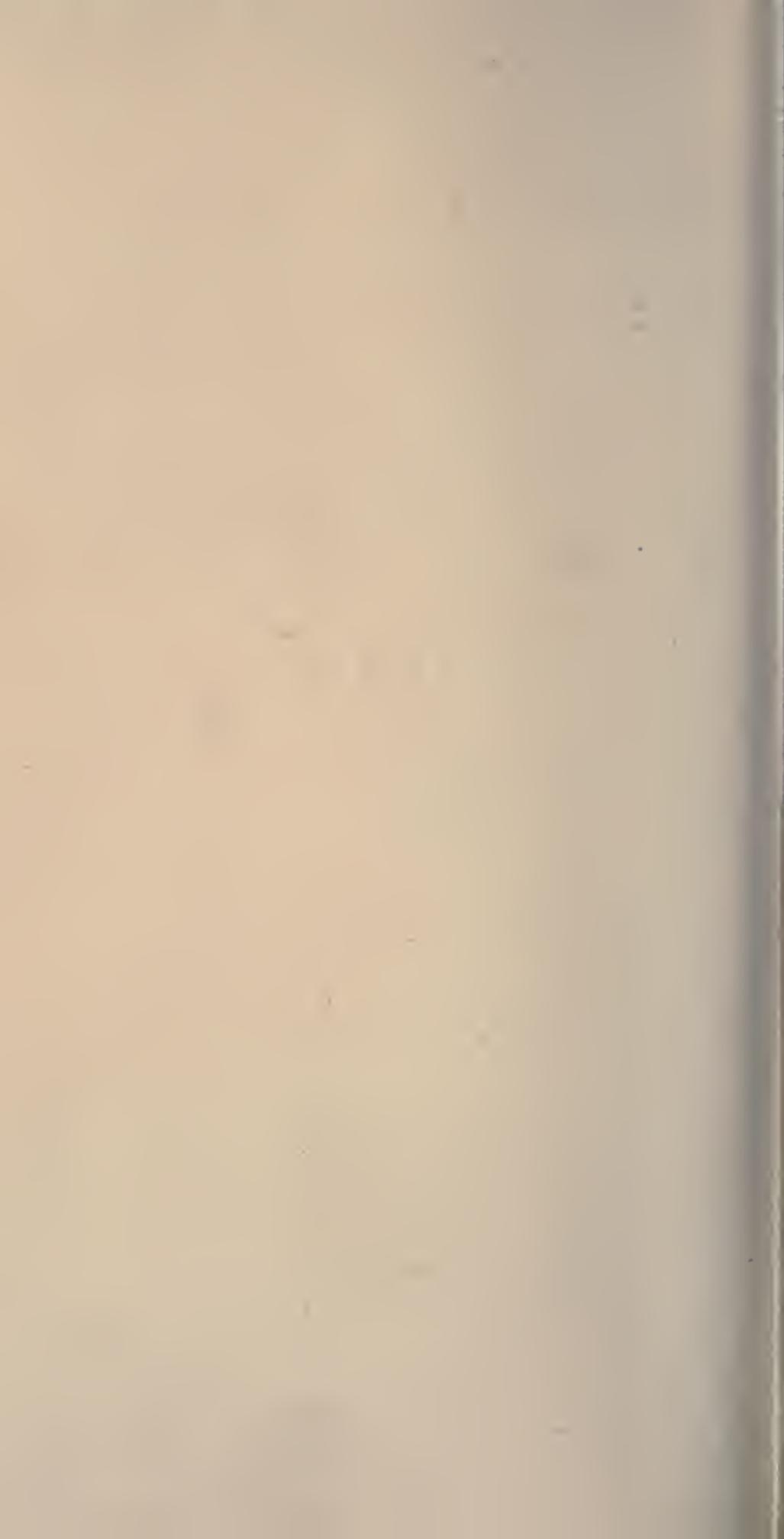
Et ce n'est pas pour toi, Roi Zeus ! mais pour les hommes
Car nous y viendrons tous, et tous tant que nous sommes
Nous y boirons l'amour et les vastes espoirs,

Le philtre universel dont la terre s'enivre,
L'illusion par où s'allègent les devoirs
Et les songes qui font que l'on consent à vivre.



II

PUELLA





PRÉVOYANCE

MON amour survit à l'espoir.
Quoique ma dame m'abandonne,
Dans mon cœur toujours il bouillonne
Comme un vin capiteux et noir.

Le vin, frais jailli du pressoir,
Aux flancs du verre s'emprisonne.
Mûr et calmé, vienne l'automne,
On le boira par un beau soir.

Pour que le temps aussi l'apaise,
Pour le boire un jour à mon aise,
J'enclos en menus verselets

Mon pauvre amour; et dans mes veilles,
Soigneux, je le mets en sonnets
Comme on met son vin en bouteilles.

LE DON JUAN INTIME

TOUTES les fois qu'une de vous,
Dupe de la pire chimère,
O vierges, fait pleurer sa mère
Et la quitte pour un époux,

Pour peu qu'elle me soit connue,
Qu'elle m'ait plu, fût-ce un moment,
Qu'elle m'ait tendu gentiment,
Un soir, sa main souple et menue,

Malgré moi, d'un regret obscur
Mon âme en secret est saisie.
Ce n'est point de la jalousie :
C'est une souffrance à coup sûr.

Et pourtant jamais auprès d'elle
Je ne me sentis inquiet.
Rien d'intime ne nous liait :
Elle ne m'est point infidèle.

D'où vient ce chagrin puéril
A penser qu'elle se marie ?
Que m'importe à moi, je vous prie ?
Et quel tort cela me fait-il ?

J'ai cette manie incurable
D'aller toujours subtilisant ;
Et j'éprouve ici ce qu'on sent,
Hélas ! devant l'irréparable.

Oui, quelque chose va mourir
De délicieux et de tendre
Que rien ne pourra plus lui rendre
Et qui ne saurait reflleurir :

Cette chasteté qui s'ignore,
La candeur des grands yeux distraits,
Je ne sais quoi de pur, de frais
Et de léger comme une aurore.

Elle sera dame et n'aura
Plus de rougeur involontaire.
Ses grâces perdront leur mystère,
Sa beauté se précisera...

Puis les grossesses impudiques,
Brutal dénouement des amours,
Vont outrager ses fins contours,
Profaner ses flancs angéliques.

Sa beauté peut survivre; mais
C'en est fait, après ces épreuves,
De la douceur des lignes neuves,
Du charme incomplet que j'aimais.

Si le fruit mûr tente les bouches,
La fleur contient plus d'inconnu.
C'en est fait du torse ingénu
Et des gracilités farouches.

Je porte le deuil insensé
D'une chose vague et charmante.
Qu'un bourgeois loue et complimente
La vierge au bras du fiancé!

L'aube innocente qui frissonne
Dans ses yeux humides et doux
Hier appartenait à tous,
Puisqu'elle n'était à personne.

Discret et sans rompre le rang,
J'en jouissais autant qu'un autre;
Elle était mienne, elle était vôtre :
On nous l'enlève, on me la prend!

Un garçon bien mis l'a conquise.
Et pourquoi lui, mon Dieu? pourquoi?
Bien qu'elle ne fût pas à moi,
Je suis triste qu'on me l'ait prise.

Car cet inconnu m'a volé
Des chances de joie ou de peine.
Il a rétréci le domaine
Où flottait mon rêve envolé.

Je te plains, pauvre endolorie
En proie à ce béotien !
Moi, je te comprendrais si bien
Et je t'aimerais tant, chérie !

Toutes les fois qu'une de vous,
Vierges dont j'adore la grâce,
Vêt sa robe de noce, et passe
Aux mains avides d'un époux,

Mon âme envieuse est saisie
D'un chagrin qui n'a rien d'obscur ;
C'est un mal cruel, à coup sûr,
Et c'est bien de la jalousie.

Au fond, nos désirs jamais las
Ont soif d'infini. Plus de doutes :
Jeunes filles, je vous veux toutes,
Et c'est stupide, n'est-ce pas ?

Les yeux secs et la bouche close,
J'étouffe dans mon cœur plaintif
Un Don Juan candide et craintif
Qui voudrait pleurer et qui n'ose.

INQUIÉTUDE

SEUL dans ma chambre de bohème,
Sanctuaire clos aux bourgeois,
Je travaillais au grand poème
Qui me hante depuis deux mois.

Ses beautés n'étaient plus latentes
Et commençaient à m'agréer ;
Après l'angoisse des attentes,
Je sentais l'orgueil de créer.

Mais hier j'ai fait la sottise
D'aller « dans le monde », voilà !
Une bande, une bande exquise
De jeunes filles était là.

Toutes avaient cette ignorance,
Toutes ce regard pâle ou noir,
Toutes cette molle attirance
Qui nous fait mal sans le savoir.

Près des vierges mystérieuses
Je ne suis jamais rassuré :
Car à leurs grâces sinueuses
Je sais qu'un jour je me prendrai,

Que je serai par l'une d'elles
Heureux un jour ou malheureux,
Que deux petites mains — lesquelles? —
Tiennent mon sort aventureux.

Or ces peurs, ces désirs, ces doutes
Déséquilibrent un penseur.
Ce soir-là je les aimais toutes,
Je leur parlais avec douceur :

Et c'était une causerie
Adorable et vide, où parfois
Le rire en claire sonnerie
Couvrait le murmure des voix.

Rougeurs d'aube, blancheurs de cygnes
Baignaient mes yeux; et l'ondoiement
Des belles formes curvilignes
M'enlaçait invisiblement.

Hostiles aux fermes pensées,
Des langueurs filtraient sous les cils.
Au froufrou des robes froissées
J'oubliais les rythmes virils.

Au souffle des jeunes poitrines
Inquiètes sous le corset,
Au charme des voix féminines
Mon faible cœur s'amollissait;

Et le parfum des chevelures,
Subtil, à l'air tiède mêlé,
Endormait les rimes futures
Aux coins de mon cerveau fêlé...

Hélas! quand je repris ma tâche,
Je rongelai mes ongles en vain.
J'étais à méditer plus lâche
Qu'un ivrogne cuvant son vin.

Un amour m'est venu, farouche
Et qui n'a point où se poser;
Et, sans savoir sur quelle bouche,
J'ai soif et j'ai faim du baiser.

Mon œuvre, avec foi commencée,
Je ne puis plus la ressaisir.
Voilà que sombre ma pensée
Sous les brumes de mon désir.

L'éternel féminin m'assiège...
Ce désir obscur et pressant,
Sans but et sans frein, ne pourrais-je
Le maîtriser en le fixant?

C'est une bizarre infortune
D'aimer vingt filles; et je vais
Tout simplement en aimer une,
Rien qu'une, pour avoir la paix!

CRISTALLISATION

J'IGNORE le son de sa voix.
Lorsque sa mère la promène,
Je la rencontre une ou deux fois,
Deux fois au plus, chaque semaine.

C'est assez pour entretenir
Le pur foyer de ma tendresse
Et redorer le souvenir
De ma chimérique maîtresse.

Cette fille est un canevas
Où, déroulant sa broderie
Aux dessins fiers et délicats,
Court ma splendide rêverie.

Elle me fournit le motif;
Et j'enroule à ses mélodies,
Comme un virtuose inventif,
Mes variations hardies.

Seul, loin du vulgaire importun,
Je la respire fraîche éclosé,
Sans trop savoir si le parfum
Vient de mon âme ou de la rose.

J'aime à la voir s'épanouir,
Fin calice aux odeurs divines;
Mais, ne voulant pas la cueillir,
Je ne connais pas ses épines.

Je suis un platonicien,
Un rêveur adorant son rêve.
Du monde ingrat je ne crains rien :
Je n'ai pas peur qu'il me l'enlève.

Qu'elle soit tout ce qu'il lui plaît,
Bonne ou méchante, sage ou folle,
Je veux l'ignorer : elle n'est
Pour moi qu'un gracieux symbole.

Je lui demande seulement
De vivre, d'être jeune et belle.
Égoïste et commode amant,
Je l'aime pour moi, non pour elle.

Je l'aime en naïf épris d'art,
Comme on aime la Vierge au voile,
Une sonate de Mozart,
Et comme l'on aime une étoile...

* * *

Eh bien, non, non ! mille fois non !
Je ne suis pas cet imbécile !...
Sur des nuages de linon
Rêve ce soir Phébé tranquille.

Le flot alangui vient conter
Sa tristesse amère à la dune;
L'Océan semble palpiter
Sous l'œil de sa blonde, la Lune.

Et, de Frascati reverdi,
La brise m'apporte, amollie,
Une romance de Verdi,
D'une ardente mélancolie.

Puissant et doux, tendre et vainqueur,
Cet air achève ma défaite.
Je sens descendre dans mon cœur
Mon pédantesque amour de tête.

Aimer de loin tient le cœur frais :
Mieux vaut brûler, quitte à s'éteindre;
Et je voudrais l'aimer de près,
Dût mon pauvre Idéal s'en plaindre.

Cet astre est doux à voir briller,
Mais je suis sot quand il se voile.
Et, dût ma patte s'y griller,
Je voudrais décrocher l'étoile!

LA CRUELLE COUTURIÈRE

C
ELLE qui m'a, l'an passé,
D'un trait si soudain blessé,
Œil brûlant et cœur glacé,
Blanche et fière,
La méchante au teint de lait
Dont la cruauté me plaît,
Sachez, mes amis, qu'elle est
Couturière.

Ce qu'elle coud, ce n'est pas
Mérinos, faille ou lampas,
Taratane, jaconas,
Mousseline ;
Ce n'est pas, sachez-le bien,
Le cachemire indien,
Ni le crêpe aérien
De la Chine.

Non : l'étoffe où court son fil
Est un tissu plus subtil,
Plus léger, si fin soit-il,
Que le tulle ;
Plus clair que n'est au printemps
Ton aile couleur du temps,
Fleur vivante des étangs,
Libellule !

C'est — coulez, coulez, mes pleurs ! —
Une riche étoffe à fleurs,
De plus suaves couleurs
Nuancée
Que les tapis d'un bassa ;
C'est — l'Orient ne tissa
Jamais rien d'égal à ça —
Ma pensée.

Elle allait je ne sais où
D'un essor bizarre et fou,
Chiffon de l'azur, joujou
 De la brise,
Frôlée au coin d'un sentier
D'un vol d'oiseau printanier,
A des branches d'églantier
 Parfois prise.

Ce beau tissu non pareil,
Transparent, doux et vermeil,
Que le grand peintre Soleil
 Enlumine,
Un matin passa trop près
De ton museau jeune et frais,
Vierge aux perfides attraits,
 O gamine !

Et de ses plis importuns
Effleura tes cheveux bruns
Et ta nuque de parfums
 Imprégnée...
Or, ce beau tissu sans prix,
Fait de mes pensers fleuris,
La féroce enfant l'a pris
 A poignée ;

Puis elle l'a chiffonné,
Tripoté, pelotonné,
Et durement bouchonné,

Je vous jure !

Puis, l'ayant ainsi reçu,
A sa robe elle a cousu
Le mol et brillant tissu
Pour doublure.

Elle eut, pour le coudre ainsi,
Force aiguilles, que voici :
Les pointes de mon souci

Qu'elle irrite,

Son caprice qu'avec art
Elle aiguise comme un dard,
Les flèches de son regard

Hypocrite...

Et si l'aiguille un moment
Bronchait sous son doigt charmant,
Pour la changer, brusquement

Sa menotte

Dans le cœur me la plantait ;
Et mon cœur, qu'ensanglantait
Un cent d'aiguilles, était

Sa pelote.

MUSICA

P RÈS du piano j'étais assis :
O ses petites mains agiles !
Dans les passages difficiles
Elle fronçait ses noirs sourcils.

Sérieuse comme Uranie,
Elle gardait, il m'en souvient,
Cette majesté qui convient
Aux prêtresses de l'harmonie.

A peine si, de temps en temps,
Brusque et de royale manière
Elle rejetait en arrière
Ses cheveux noirs et long flottants.

Je l'admirais, déesse et nixe,
Le front calme, les doigts fiévreux...
Dans leur voyage aventureux
Je les suivais d'un regard fixe.

Ivre, je les voyais passer,
Ces dix doigts blancs que rien n'arrête,
Violents comme une tempête
Ou caressants comme un baiser.

Pâle sous leur vol, et stupide,
Je rêvais, prompt à m'effrayer,
Que mon cœur était le clavier
Où voltigeait sa main rapide...

RENCONTRE

JE l'ai vue, et de près.
Dans ses yeux luit son âme...
Mais chut ! brûlons sans flamme ;
Mon cœur, soyons discrets.

O vent, tu murmurais
Un vague épithalame.
Je l'ai vue. — Et qui ? — Dame !
Celle que je ferais,

Si j'étais dieu, déesse,
Si j'étais duc, duchesse,
— Commode, ce refrain! —

Si j'étais czar, czarine,
Et partant mandarine
Si j'étais mandarin.

SON CHÂLE BLEU

A huit heures, j'allais l'attendre,
Plein d'inquiétude et d'espoir...
Elle avait un châle bleu tendre
Pour ses promenades du soir.

Je la dépassais dans la rue,
Puis revenais, tel qu'un bon chien,
Brusque, fendant la foule accrue,
Hors son châle ne voyant rien.

Et quand je croisais mon idole
Blanche dans son châle azuré,
Heureux et pris d'une peur folle,
Pâlissant et le cœur serré,

Avec une lente insistance
Je la saluais de très près
En plongeant un regard intense,
Longuement, dans ses yeux distraits.

Mais elle voilait sa prunelle
De ses longs cils bruns; et tout bas
Je me disais : « Me comprend-elle ?
Pourquoi ne rougit-elle pas ? »

Et je recommençais bien vite :
Savant en l'art d'évoluer,
Je la croisais vingt fois de suite,
Mais n'osais plus la saluer.

Seul, lui présentant sa requête,
Mon œil sollicitait le sien...
Me voyait-elle, la coquette ?
Hélas ! hélas ! je n'en sais rien.

Mes pas fiévreux battaient l'asphalte,
Et j'allais, satellite obscur,
Gravitant sans trêve ni halte
Autour de son châte d'azur.

Et las, brisé, toujours plus pâle,
Je suivais du cœur et des yeux
L'azur divin du petit châte
Aux ondoiements harmonieux...

A présent encore il me hante,
Ce châte bleu de ciel, mon Dieu !
Elle aimait ailleurs, la méchante,
Et je n'y voyais que du bleu.

DERNIÈRE RENCONTRE

J'AVAIS cru l'oublier. Mais dans une soirée
Je l'ai, pour mon malheur, l'autre jour rencontrée.
J'ai revu ses yeux noirs où mon âme se fond
Et qui n'ont jamais su tout le mal qu'ils me font.
Elle était là, faisant la dame, grave et droite
Dans le satin trop neuf de sa cuirasse étroite.
Ses cheveux, attendant le voile nuptial,
Ne flottaient plus, hélas ! comme un manteau royal,
Mais, tressés en chignon sans grâce ni caprice,

Chargeaient son front pâli de leur sombre édifice.
Un collier d'or avec une croix de brillants,
Très lourd, ceignait son cou virginal; ses bras blancs
Portaient des bracelets gros comme des menottes :
Le futur n'avait pas ménagé les bank-notes
Ni plaint la marchandise; et je songeais tout bas
Que je n'aurais pu mettre à son col, à ses bras,
Le Ciel m'ayant pourvu de rentes fort minimes,
Que colliers de baisers et bracelets de rimes
Et rivière de pleurs, — bijoux non contrôlés.

A ces ors opulents sur sa gorge étalés
Opposant sa simplesse exquise et délicate,
Seule, une rose-thé, douce en sa pâleur mate,
Fleur où vit le parfum printanier des beaux soirs,
Ornait ses noirs cheveux et les rendait plus noirs.

Brusquement, laissant là sa dignité maussade,
Familière, elle vint, en bonne camarade,
Comme jadis, s'asseoir près de moi; me parla
De la pluie et du vent, de Sarah, de Zola,
Et puis du *Petit Duc*, d'un bijou de Delibes,
Et du *Nabab* récent dont elle a lu des bribes,
Et de Sully qu'elle aime et qui la fait songer.
Ainsi sa causerie allait d'un vol léger.
Et muet, m'efforçant d'être sombre et tragique,

Résistant de mon mieux à cette voix magique
Dont l'accent pénétrant, très doux, un peu voilé,
En des temps plus heureux m'avait ensorcelé,
Je sentais, faible et fier, furieux et timide,
Abonder à grands flots sous ma paupière humide
Et sourdre dans mon cœur plein de son abandon
Les rages de Didier et les pleurs de Didon.

Mais sa voix tout à coup — je crois encor l'entendre —
Eut une inflexion si divine et si tendre
Qu'il fallut bien, vraiment, que mon courroux foudît.
Je ne me souviens plus de ce qu'elle me dit,
Mais je sais qu'en mon sein se dissipa l'orage,
Que soudain j'oubliai de ressentir l'outrage,
Qu'il me revint au cœur un immortel amour,
Ardent, mais résigné, sans espoir de retour,
Sans trouble et sans désir, mais non pas sans délice,
Saint comme l'amitié, pur comme un sacrifice :
On est si fou parfois! — Je me crus bien guéri,
Et je l'interrogeai sur son futur mari,
Sur ses chiffons, sur sa toilette d'épousée.
Elle me répondait avec sa grâce aisée.
Je lui donnais, demi-railleur, de bons avis.
Peu à peu je devins stupide, et je lui fis
Sur ses devoirs, sur l'art d'être heureux en ménage,
De faire à son captif aimer son esclavage,

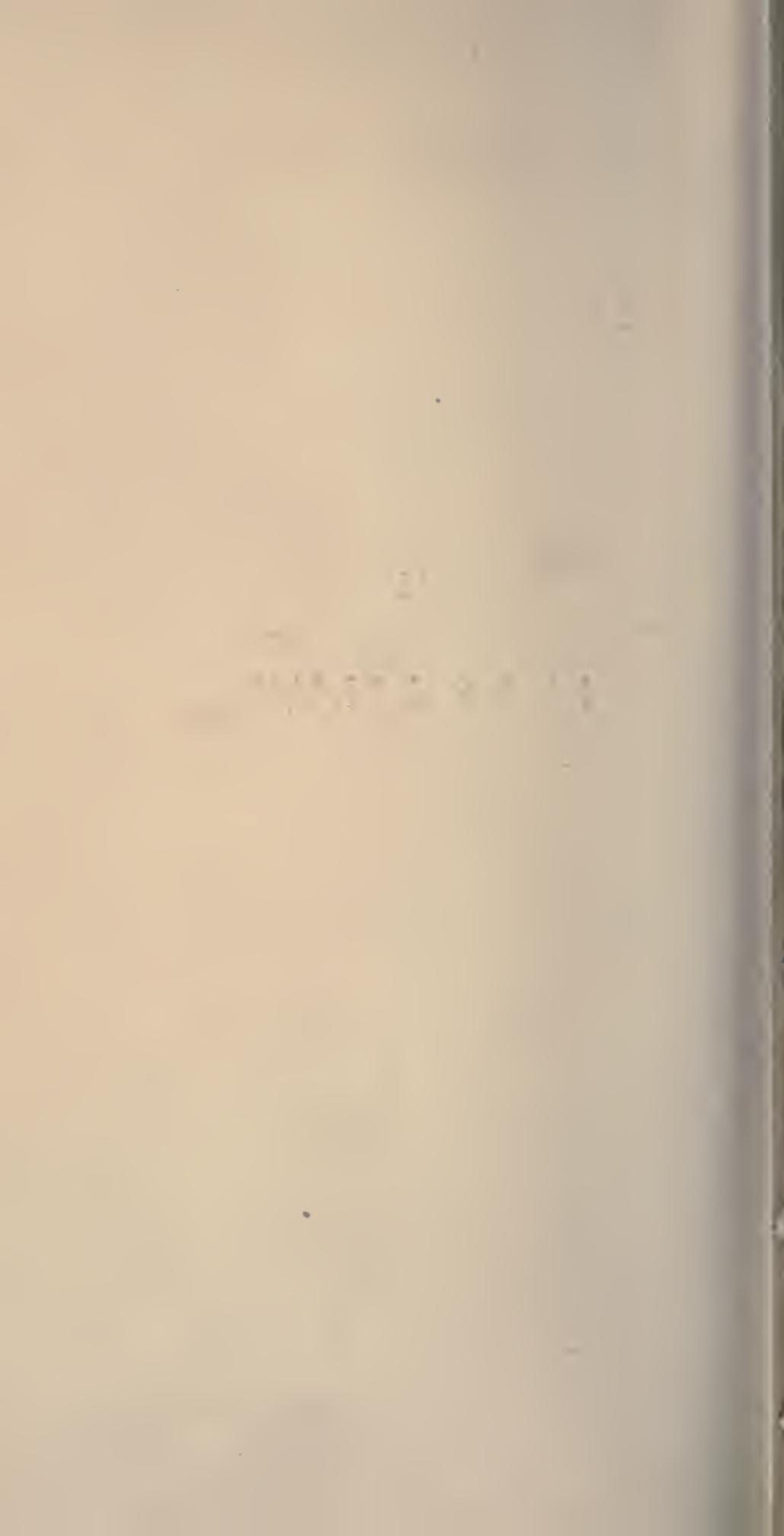
D'être à jamais pour lui l'ange de la maison,
Je ne sais quel discours qui crevait de raison.

Mais, tout en poursuivant ma bizarre homélie,
Je subissais (ô Dieu, faites qu'enfin j'oublie!)
Le charme de ses yeux arrêtés sur les miens.
Et, me ressouvenant de mes rêves anciens,
Le cœur pris d'une ivresse obscure et grandissante,
Ma voix à mon insu devenait caressante ;
Et ma raison sombrant, chère âme, auprès de toi,
Je croyais à la fin que je parlais pour moi !



III

RISUS RERUM





MON PAYS

LE petit vin de chez nous
Est chose légère.
J'en avale de grands coups ;
Il ne grise guère.
Il me fait, quand je le bois,
Le cœur et l'esprit plus droits ;
Et Rabelais autrefois
En but à plein verre.

La campagne de chez nous
A le charme intime.
Point de paysages fous,
Point d'horreur sublime :

Mais des prés moelleux aux pieds;
Petits bois, petits sentiers;
Et des rangs de peupliers
Dont tremble la cime.

Les bonnes gens de chez nous
Ont peu de science,
Mais de l'esprit presque tous
Et de la vaillance.
Ici plus d'un travailleur,
Vrai Gaulois, garde en sa fleur
Le bon sens libre et railleur
De la vieille France.

Le grand fleuve de chez nous
A mainte lubie,
Ses bancs de sable et ses trous,
Chacun s'en méfie.
Il est fainéant, c'est sûr;
Mais il contient tant d'azur
Qu'à voir couler son flot pur
Je passe ma vie.

Tavers.

A MA FENÊTRE

MA fenêtre joyeuse et qui n'est jamais close
A pour rideau l'épaisse et verte frondaison
D'un rang de peupliers qui ferment l'horizon
Et qu'un ruisseau moiré, plein de soleil, arrose.

Leur cime frémissante où maint rayon se pose
Verse une ombre sereine à ma vieille maison.
Ils bordent mon jardin, où croît l'herbe à foison,
Mais qui rit et m'envoie un frais parfum de rose.

Les feuilles, le murmure humble du ruisseau d'or,
Et l'insecte et l'oiseau font un doux quatuor
Pour fêter la nourrice adorable, la Terre.

Sous le ciel bleu, tout bleu, le joli, joli chant !
J'écoute, et sens en moi, perdu dans ce mystère,
L'impossibilité d'être sombre ou méchant.

Tavers.

LE R U

ELLE court, fraîche et vive,
Entre sa double rive
Que le mois de Maïa
Coloria,

L'humble source qui pousse,
Avec une voix douce,
Bruit de lointains grelots,
Ses petits flots.

A l'herbe qui l'écoute
Et lui répond sans doute,
Son murmure discret
Conte un secret :

Le secret de Cybèle,
Comment elle est si belle,
Pourquoi le ru chantant
Est si content ;

Le secret de la vie
Joyeuse, épanouie
Dans les flots querelleurs
Et dans les fleurs.

Là, sans bruit l'onde glisse
Et sur le sable lisse
Plein de paillettes d'or,
Lente, s'endort.

Ici de longues herbes
Font des tapis superbes ;
De beaux tissus vermeils
Et tout pareils

Aux chevelures vertes
Des naïades alertes
Plongeant au flot sacré
Leur sein nacré :

Le courant qui les baigne
Avec plus d'art les peigne,
Malgré son nonchaloir,
Qu'un démêloir.

Ma rivière charmante
Du soleil est l'amante ;
Et souvent Apollo
Jette sur l'eau,

Lorsque midi flamboie,
Un réseau qui déploie
Ses mobiles maillons
Faits de rayons.

Papillons, demoiselles
Embarrassent leurs ailes
Et leurs fins corselets
Dans ces filets.

Ma rivière, endormie,
De la Lune est l'amie
Et lui sert de miroir
 Quand vient le soir.

La pauvre Lune y mire
Son pâle et froid sourire,
Son œil morne et voilé,
 Son nez gelé,

Ses langueurs, ses chloroses,
Sa bouche aux coins moroses,
Son visage ennuyé
 Qui fait pitié.

Pour consoler, ô Lune,
Ta secrète infortune,
Le bon petit ruisseau
 Te peint en beau.

Il rajeunit et lavé
Ta joue et ton œil cave
Et ton front de métal
 Dans son cristal.

Ma source, humble et jolie,
A tout, mélancolie,
Caprice, éclat, beauté,
Grâce et bonté.

C'est pour moi l'Hippocrène
D'où me viennent sans peine
Des vers menus et courts
Comme son cours.

Sous son dais de glycine
C'est pour moi la Piscine
Qui, mieux que Galien,
Guérit, pour rien ;

La Piscine sacrée
Par l'Archange effleurée
Où venaient les lépreux
Chez les Hébreux.

C'est pour moi la baignoire
Que de son pied d'ivoire
Sara se balançant
Frôle en passant,

Lorsque cette ingénue,
Rouge de se voir nue,
S'attarde, non sans trac,
 Dans son hamac.

C'est le Léthé qui berce
L'âme triste, et lui verse,
Avec son flot pâli,
 Le doux oubli.

Comme à sa Bandusie,
Source de poésie,
Maître Horace immolait
 Un agnelet,

Pour la naïade, Reine
De ma claire fontaine,
Ange par la douceur,
 Petite sœur

De la nymphe pucelle
Qu'a su peindre si belle,
Sans doute un jour de mai,
 Ingres charmé,

Sur la pelouse verte
Je sacrifierais certe
Des moutons, et tuerais
De blancs gorets,

Si je n'aimais les bêtes
Que Dieu fit, et leurs têtes
Naïves, et leurs yeux
Mystérieux...

Tavers.

LES FLEURS DU PORT

DE LA JETÉE, LE SOIR

LORSQUE les becs de gaz s'allument sur le bord
Des grands quais que la vague opiniâtre ronge,
Et nous montrent là-bas, dans un lointain de songe,
De flammes couronnés, les noirs bassins du port,

Chaque lanterne jette un grêle reflet d'or
Sur l'eau sinistre; et plus l'étroit rayon s'allonge,
Plus il pâlit : si bien que l'on dirait qu'il plonge,
Tout droit, au sein profond du gouffre qui s'endort.

Et le port, miroitant sous l'œil fixe du rêve,
Semble un lac Stygien, qui le long de sa grève
N'a point de nénufars et n'a point de roseaux,

Mais des fleurs de lumière aux corolles égales
Dont on voit nettement luire, à travers les eaux,
Les racines de feu, minces et verticales.

Le Havre.

LES MOUETTES

I

PAR les couchants sereins et calmes, les mouettes
Vont mêlant sur la mer leur vol entre-croisé :
Tels les gris souvenirs pleins de douceurs secrètes
Voltigent dans un cœur souffrant, mais apaisé.

L'une dans les clartés rouges et violettes
Dort, ou languissamment fend le ciel embrasé ;
Une autre, comme un trait, plonge aux ondes muettes
Ou se suspend au flot lentement balancé.

Nul oiseau vagabond n'a de plus longues ailes,
De plus libres destins, ni d'amours plus fidèles
Pour le pays des flots noirs, cuivrés, bleus ou verts.

Et j'aime leurs ébats, car les mouettes grises
Que berce la marée et qu'enivrent les brises
Sont les grands papillons qui butinent les mers.

II

Vers le grand soleil d'or qui, par l'ombre insulté,
Ramène sur son front sa pourpre qu'il déploie,
Là-bas, vers l'incendie énorme qui flamboie
Sous l'écran violet de l'âtre illimité,

Il vole, il vole, épris d'un désir indompté,
L'oiseau gris qui du gouffre et des flots fait sa joie ;
Dans cette pourpre ardente il s'enfonce, il se noie,
Et qui le voit du bord le voit dans la clarté.

Jamais il n'atteindra l'astre divin : qu'importe ?
— Ainsi vers l'Idéal un saint amour m'emporte,
Heureux si je pouvais, dans mes rapides jours,

Loin des réalités et des laideurs humaines,
Sans l'atteindre jamais m'en approchant toujours,
Apparaître baigné de ses lueurs lointaines !

III

Couchant bizarre. En haut le ciel couleur de brique ;
Plus bas, rayant le mur de l'éternel palais,
Luisent sur une nacre aux chatoyants reflets
De minces traits de feu, d'un éclat phosphorique.

Avec une rigueur quasi géométrique
Se prolongent tout droit ces lumineux filets,
Parallèles entre eux, rouges et violets,
Réglant le ciel ainsi qu'un papier à musique.

Des mouettes là-bas, esprits des flots amers,
Nouant et dénouant des gammes à travers
Cette portée immense aux lignes purpurines,

Dans leur vol cadencé la sèment de points noirs
Et notent le chant triste et divin des beaux soirs,
Lentement déchiffré par les brises marines.

IV

L'eau répète
Le ciel mat.
Calme plat,
Mer muette.

La mouette,
Qui s'ébat
Sur le mât,
Le complète,

Simulant
D'un vol lent
Et perplexe

Un accent
Circonflexe
En passant.

ÉLÉGIE VERTE

L'ÉTANG était vert et profond.
Des herbes foisonnaient au fond,
 Enchevêtrées.

L'écume des mucus pourris
Donnait des tons de vert-de-gris .
 Aux eaux cuivrées.

De gros nuages dans les cieux
Couraient; et des arbres très vieux,
 D'un vert lugubre,

Entouraient, tragique décor,
Et, penchés, verdissaient encor
L'onde insalubre.

Au ciel couleur de sépia
Soudain le soleil flamboya,
Fauve, et fit luire,
Ensorcelant son sommeil lourd,
Sur l'étang immobile et sourd
Un vert sourire.

Sommeillant moi-même à demi,
Je suivais du lac endormi
L'étroite rive,
Lorsqu'une voix du fond des eaux
S'éleva parmi les roseaux,
Lente et plaintive :

« Voilà déjà bien des hivers...
Hélas! hélas! ils étaient verts,
Les yeux de celle
Qui m'enjôla, qui m'enchaîna,
Aussi glaucôpis qu'Athana,
Mais non pucelle...

« Verte était la table de jeu
Où je vendis mon âme au dieu
 De la bouillotte,
Pâlissant au bruit du râteau,
Jouant un soir et mon manteau
 Et ma culotte,

« Pour que ma belle aux yeux de chat
A ses oreilles accrochât
 Des pierres vertes,
Et pour qu'elle eût sur le Prado
Des robes en satin vert d'eau
 Et très ouvertes...

« Et lorsque je fus ruiné
Et qu'elle m'eut abandonné
 Pour un Valaque,
Laisant enfoncé, comme un dard,
Dans mon cerveau son vert regard
 Qui me détraque,

« Verte, verte était la liqueur
Où je voulus noyer mon cœur
 Et ma détresse,

Le philtre dont les âcretés
Versaient à mes sens hébétés
Leur verte ivresse...

« Comme l'absinthe il était vert,
L'étang de grands arbres couvert,
L'étang farouche
Dont le flot saumâtre et plombé
A gros bouillons, quand j'y tombai,
M'emplit la bouche...

« Donc — et je n'en suis pas plus beau —
Je verdis, ayant pour tombeau
Ces eaux désertes.
Mon corps, dans un lent avatar,
S'affaisse et décroît, mangé par
Des bêtes vertes...

« Et c'est pourquoi, moi le noyé
Qui me sens verdir, oublié
Dans cette eau rance,
Je ne puis songer sans douleur
Qu'on nomme le vert la couleur
De l'espérance... »

SONNERIE

SUR UN RYTHME DE RUTEBEUF

DANS les vieux clochers de granit
Que l'aube éveille et que jaunit
 Le jour levant,
Dont frissonnent au moindre vent
 Les croix latines,
Sonnez, ô cloches argentines,
Sonnez pour Dieu, sonnez matines!

Pour les silencieux soldats
Qui vers la Mort marchent au pas
 Sous le drapeau,
Dévouant leur âme et leur peau
 Au jeu des balles,
Sonnez, fanfares triomphales!
Sonnez, clairons! sonnez, cymbales!

Pour les amants au cœur loyal
Qui sous bois cherchaient l'idéal
 Et l'ont trouvé,
Quand bat, mollement soulevé,
 Le sein des filles,
Sonnez, sonnez, sonnez, ô trilles
Des rossignols sous les charmilles!

Pour les poètes gracieux
Tressant les rythmes précieux
 De leurs chansons,
Aimant bercer d'étranges sons
 Leurs cœurs malades,
Sonnez, sonnets! Sonnez, ballades!
Sonnez, rimes en enfilades!

Pour les hidalgos d'España,
Lorsque danse la gitaña
 Tra los montès,
Quand Dolorès ou Mercédès
 Sous les paillettes
Tortille ses hanches bisettes,
Sonnez, sonnez, ô castagnettes!

Pour les doux enfants, nos amours,
Que nous prête pour peu de jours
 Un Dieu jaloux,
Sonnez, sonnez, petits cailloux,
 Toujours plus vite!
Sonnez dans le hochet qu'agite
Leur main rose et toute petite!

Pour les pauvres défunts gelés
Qu'enserrent, dans un drap roulés,
 Leurs lits étroits,
Qui dorment blêmes, les pieds froids
 Et les mains gourdes,
Sonnez, glas! sonnez, notes sourdes!
Roulez, roulez, lentes et lourdes...

BALLADE
DE L'ARBRE DE NOEL

AU CERCLE FRANKLIN, 1878

LE beau sapin flambe et s'irise,
Tout bariolé de festons,
Portant lanternes de Venise,
Oranges, tambourins, bâtons
De sucre d'orge, mirlitons,
Flûtes, pantins à doubles bosses.
Autour se pressent nos fistons :
Je n'ai jamais vu tant de gosses!

Joufflus, vermeils comme cerise,
A peine échappés des tétons,
En culotte, en robe, en chemise,
Crépés comme petits moutons,
Plus remuants que des totons,
L'œil allumé, rêvant des noces,
Ils gazouillent sur tous les tons.
Je n'ai jamais vu tant de gosses !

Ces marmots pleins de convoitise
Ont des ailes à leurs petons.
L'arbre qui nous emparadise
A pour moineaux tous ces gloutons
Qui pillent pour leurs gueuletons
Les rameaux verts taillés en brosses,
Tandis que chantent les pistons.
Je n'ai jamais vu tant de gosses !

ENVÔI

O Lavergne, nous protestons :
Tu nous as fait des peurs atroces.
Point ne manquent les rejetons :
Je n'ai jamais vu tant de gosses !

Le Havre.

BALLADE SUR DES YEUX

JE sais qu'elle a la beauté des Déesses
Qu'éternisa le paros éclatant.
Je connais l'or onduleux de ses tresses,
L'arc de sa bouche; et je connais (ah! tant!)
Le parfum blond autour d'elle flottant.
Je sais encor qu'elle est pudique et fière;
Je sais aussi que sa longue paupière
Voile un regard profond et sérieux.

Oui, je le sais : mais, chose singulière,
Je ne sais pas la couleur de ses yeux.

Seraient-ils bleus ? Ils me font des caresses
Et des discours que mon cœur seul entend :
Propos muets, tout chargés de tendresses,
Dont la candeur s'en va sollicitant
L'aveu d'amour sur ma lèvre hésitant.
Seraient-ils noirs ? De sinistre manière,
Déconcertant espoir, rêve et prière,
Parfois un sombre éclair silencieux
A traversé leur douceur coutumière.
Je ne sais pas la couleur de ses yeux.

Seraient-ils verts ? Ses prunelles traîtresses
Ont un éclat tranquille et persistant :
Leur splendeur froide et leurs froides paresse
M'ont rappelé le calme inquiétant
Des yeux d'un chat songeant et méditant.
Seraient-ils d'or ? Métallique et légère,
J'y vois flamber une ardente poussière,
Un tourbillon d'atomes précieux.
— Sont-ils noirs, bleus, verts ou jaunes ? — Mystère :
Je ne sais pas la couleur de ses yeux.

ENVOI

Qu'elle ait des yeux de Nymphé ou de Guerrière,
De Sphinx ou d'Elfe aux étangs familière,
Que fait cela, si mon cœur anxieux
Peut se noyer dans leur belle lumière?
Je ne sais pas la couleur de ses yeux.

FEMINA

VULCAIN croisait les bras et regardait sa femme.
« Mon ami, dit Vénus, vous semblez soucieux :
Allez prendre un peu l'air. — Eh non, par tous les dieux !
Vous attendez ce soir votre galant, madame !

« Or moi, je veux tuer ce militaire infâme ! »
Mais Vénus l'embrassa, lui souffla dans les yeux ;
Et, debout près du lit, l'époux disgracieux
Sentit un doux sommeil se glisser dans son âme.

La Reine de Paphos atrocement sourit.
Elle toussa trois fois : une porte s'ouvrit,
Et, tandis que ronflait le boiteux immobile,

Mars, frisé sous son casque, entra d'un air faquin.
Vénus se dégrafa; puis, d'un geste tranquille,
Elle accrocha sa robe aux cornes de Vulcain.

A MON CHAT

MON chat, hôte sacré de ma vieille maison,
De ton dos électrique arrondis la souplesse,
Viens te pelotonner sur mes genoux, et laisse
Que je plonge mes doigts dans ta chaude toison.

Ferme à demi, les reins émus d'un long frisson,
Ton œil vert qui me raille et pourtant me caresse,
Ton œil vert semé d'or, qui, chargé de paresse,
M'observe d'ironique et bénigne façon.

Tu n'as jamais connu, philosophe, ô vieux frère,
La fidélité sotte et bruyante du chien :
Tu m'aimes cependant, et mon cœur le sent bien.

Ton amour clairvoyant, et peut-être éphémère,
Me plaît ; et je salue en toi, calme penseur,
Deux exquises vertus : scepticisme et douceur.

LA
VENGEANCE DE VULCAIN

A Gustave Flaubert.

I

L'ANCIENNE

DÉMODOCUS conta l'amoureuse aventure
De Mars, pour qui Vénus dénoua sa ceinture :
De quoi le noir Vulcain fut grandement marri.

* * *

La Reine de Paphos, dure à son laid mari,
Lui préférait le Dieu des batailles superbes

Qui secoue, au cimier de son casque, des gerbes
De lumière mêlée à des crins de cheval.
Vulcain était piteux près d'un pareil rival ;
Et Cythérée avait de farouches ivresses
Lorsque sonnaient, avant la lutte des caresses,
Le casque, les brassards, la chemise d'acier,
Et la cuirasse d'or du divin cuirassier,
Jetés sur le parvis de fine mosaïque.
Un rideau tyrien sur la couche héroïque
Flottait, les inondant de reflets empourprés ;
Et, voilant à demi les hauts lambris dorés,
Des arbustes en fleur et d'essence choisie,
Pleins du vol chatoyant des oiseaux de l'Asie,
Baignaient les deux amants d'aromes attiédés ;
Et sur les grands rosiers en proie aux chauds midis,
Au bruit de leurs baisers subitement écloses,
Des boutons déchirés semblaient jaillir les roses.

* * *

Mais un jour, les rideaux se trouvant mal fermés,
Advint que le Soleil put entrevoir, pâmés
Sur le lit de Vulcain, lequel n'y songeait guère,
La Reine d'Idalie et le Dieu de la guerre.

Il alla dans sa forge en avertir l'époux.
Le malheureux lui dit : « C'est fort aimable à vous, »
Puis, d'un farouche élan dont il ne fut pas maître,
Comme s'il eût frappé sur le crâne du traître,
Il brisa d'un seul coup un casque qu'il forgeait.
Alors, sans dire un mot, roulant un noir projet,
Il réveille le feu dans la fournaise éteinte
Et la chanson du fer sur l'enclume qui tinte,
Et, de mille métaux merveilleux et subtils,
Forme une vaste trame aux invisibles fils,
Un lumineux tissu fait d'innombrables mailles,
Transparent, et plus fort que d'épaisses murailles.

*
* * *

Donc, couvant la vengeance et remâchant l'affront,
Il va chez lui clopin clopant; fixe au plafond,
En cercle, ces réseaux qui des poutres descendent
Plus légers que des fils d'araignée, et qui pendent
Jusqu'au sol, entourant le lit déshonoré.
D'un art si captieux le piège est préparé
Qu'en ce filet magique, infrangible, invincible,
Inextricable, aux yeux des Dieux même invisible,
Il est aisé d'entrer, mais non pas d'en sortir.

Puis le noir forgeron fait mine de partir
Pour Lemnos, noble ville où sa forge flamboie.
Mars était aux aguets : il entend avec joie
Décroître lentement, perdu dans le lointain,
Le bruit irrégulier de son pas incertain.
Vite il court au palais du boiteux. Dans sa chambre
L'attend Cypris au sein de rose, aux lèvres d'ambre.
Il la prend par ses bras qui sentent le benjoin :
« Colombe, allons dormir, dit-il ; l'autre est bien loin,
Et, si j'en puis juger à sa démarche ingambe,
Il doit être à Lemnos, dans sa forge qui flambe. »
Vénus sourit, et cède au guerrier sans ennui :
Car elle ne hait pas de dormir avec lui.

*
* *

A peine ils sont au lit, sans péplos ni tunique,
Que tout à coup (par un secret de mécanique
Que n'a point expliqué le rhapsode ignorant)
Le filet merveilleux, qui d'abord s'entr'ouvrant,
Perfide, avait livré passage au divin couple,
Se ferme et, d'une étreinte irrésistible et souple,
Enveloppant le lit et les deux amoureux,
S'applique étroitement et se colle sur eux :

Tel, au sortir du bain, le soir, sous la feuillée,
Le lin, pressant la vierge effarée et mouillée,
Dessine les contours de ses flancs ingénus.
Mars battait le filet de ses deux poings; Vénus
Tordait comme un serpent son corps flexible et tendre :
En vain. « Ah ! dit Cypris, je m'y devais attendre.
C'était bien mal, vois-tu, ce que nous faisons là ! »
Et, ce disant, un flot de larmes ruissela
De ses yeux innocents de Déesse et de Reine :
Tel scintille un collier de perles qui s'égrène.
« Tête et sang ! disait Mars cachant mal son effroi,
Si j'avais seulement mon grand sabre sur moi ! »

*
* *

Sur l'avis du Soleil, l'irascible bancroche
A rebroussé chemin. Il accourt, il approche,
Son pauvre pied, dont rit Cythérée aux yeux bleus,
Traçant dans la poussière un sillon anguleux
Comme un soc que dirige une main enfantine.
Il franchit du palais la porte adamantine,
Voit le lit criminel et le couple odieux,
Et d'une voix terrible il appelle les Dieux :

*
* * *

« Jupiter tout-puissant, Roi du céleste empire,
Bienheureux Immortels, accourez, venez rire !
Mars est pris ! Vénus l'aime, hélas ! parce qu'il est
Bien fait et leste ; et moi, je suis infirme et laid
Et je n'ai que rebuts de la Déesse blonde.
Ah ! pourquoi mes parents m'ont-ils donc mis au monde ?
Est-ce ma faute, à moi, si je suis fait ainsi ?
Or, voyez de quel front ils sont couchés ici
Sur mon lit, dans ma chambre ! Oh ! l'étrange supplice !...
Mais, j'en jure l'enfer ! la gueuse et son complice
Bientôt ne voudront plus, même pour un moment,
D'un tel repos, encor qu'ils s'aiment tendrement.
Je me venge, je suis content, quoique je pleure !
Mes filets les tiendront prisonniers, jusqu'à l'heure
Où le père douteux de cette saleté
M'aura rendu l'argent qu'en ma simplicité
J'offris pour obtenir la main d'une femelle
Aussi vile que blanche, aussi fausse que belle ! »

* * *

Ainsi criait Vulcain, tragique et se dressant
Sous les voûtes du grand palais retentissant ;
Et l'enragé boiteux, dont l'œil jetait des flammes,
Semblait grandir... Alors (ô faibles cœurs de femmes !)
En le voyant ainsi, Vénus, sous le filet,
Réfléchit qu'après tout il n'était point si laid...

* * *

A l'appel du boiteux criant son infortune
Aux quatre vents, accourt son beau-père Neptune,
Puis Phébus, l'infailible archer aux cheveux blonds,
Le brun Mercure ayant des ailes aux talons,
Et d'autres commensaux des tables éternelles
(Mais la pudeur retient les Déesses chez elles).
Ils sont repus, joyeux, auréolés de frais.
Dès qu'ils ont aperçu, palpitants sous les rets,
Mars et Vénus, un rire inextinguible, immense,
S'élève, et par instants décroît, puis recommence,

Ébranlant de ses longs éclats tonitruants
Le portique sonore et les piliers géants.

*
* *

Phébus surtout riait, roulant une pensée
Folâtre : « Ami Mercure, ô porte-caducée,
Consentirais-tu pas, dit-il, fût-ce à ce prix,
A dormir sur le sein de la blonde Cypris ?
— Plût aux dieux ! répondit le beau courrier. Dussé-je
Tomber dans un semblable et plus terrible piège
Et subir des liens trois fois aussi pesants ;
Dussé-je avoir, captif de ces rets mal plaisants,
Tous les Dieux pour témoins et toutes les Déesses,
Je voudrais, insolent et le nez dans ses tresses,
Tenir entre mes bras Vénus au sein fleuri ! »
Il dit ; et derechef, — sans respect du mari
Qui, les sourcils froncés, grognait, peu débonnaire, —
Le rire olympien gronda comme un tonnerre.

*
* *

Mais Neptune, anxieux, ne riait nullement.
« Mon gendre, disait-il, voyons, soyez clément,

Délivrez ces enfants : Mars vous paiera l'amende.
— Lui? Ma naïveté, dit Vulcain, serait grande.
Morbleu! je ne suis pas si facile à duper!
Et, s'il fuit sans payer, comment le rattraper?
— S'il fuit, je vous paierai moi-même, dit Neptune.
— Allons, soit! Je vous crois, beau-père. Et sans rancune! »

*
* *

(Voilà ce qu'à souper, en des temps très anciens,
Contait Démodocus chez les Phéaciens.)

II

LA NOUVELLE

Près de rompre la trame invisible et tenace
Où s'agitent, pareils aux poissons dans la nasse,
Vénus aux cheveux d'or et son beau cavalier,
Vulcain changea d'avis, et d'un ton singulier :

« Ma foi, dit-il, j'ai tort ! et, réflexion faite,
J'étais un malappris d'interrompre leur fête.
Ils se trouvent bien là : qu'ils y restent ! Et vous,
Rassurez-vous, beau-père, et gardez vos gros sous !
C'est vrai, je n'ai pas su comprendre votre fille,
Mais j'aurais dû sauver l'honneur de la famille
En me taisant au moins, comme fait tel et tel.
Messieurs les Citoyens de l'Olympe immortel,
Prenons congé. Bonsoir. C'est l'heure de la soupe. »
Ainsi dit le boiteux ; et la divine troupe,
Le jugeant un peu fou, sortit en clabaudant.
« J'ai là, se dit Neptune, un gendre accommodant.
Mais pourquoi ce tapage alors, et ces histoires ? »
Et le Dieu regagna, de ses promptes nageoires,
Sa grotte cristalline où fleurit le corail.

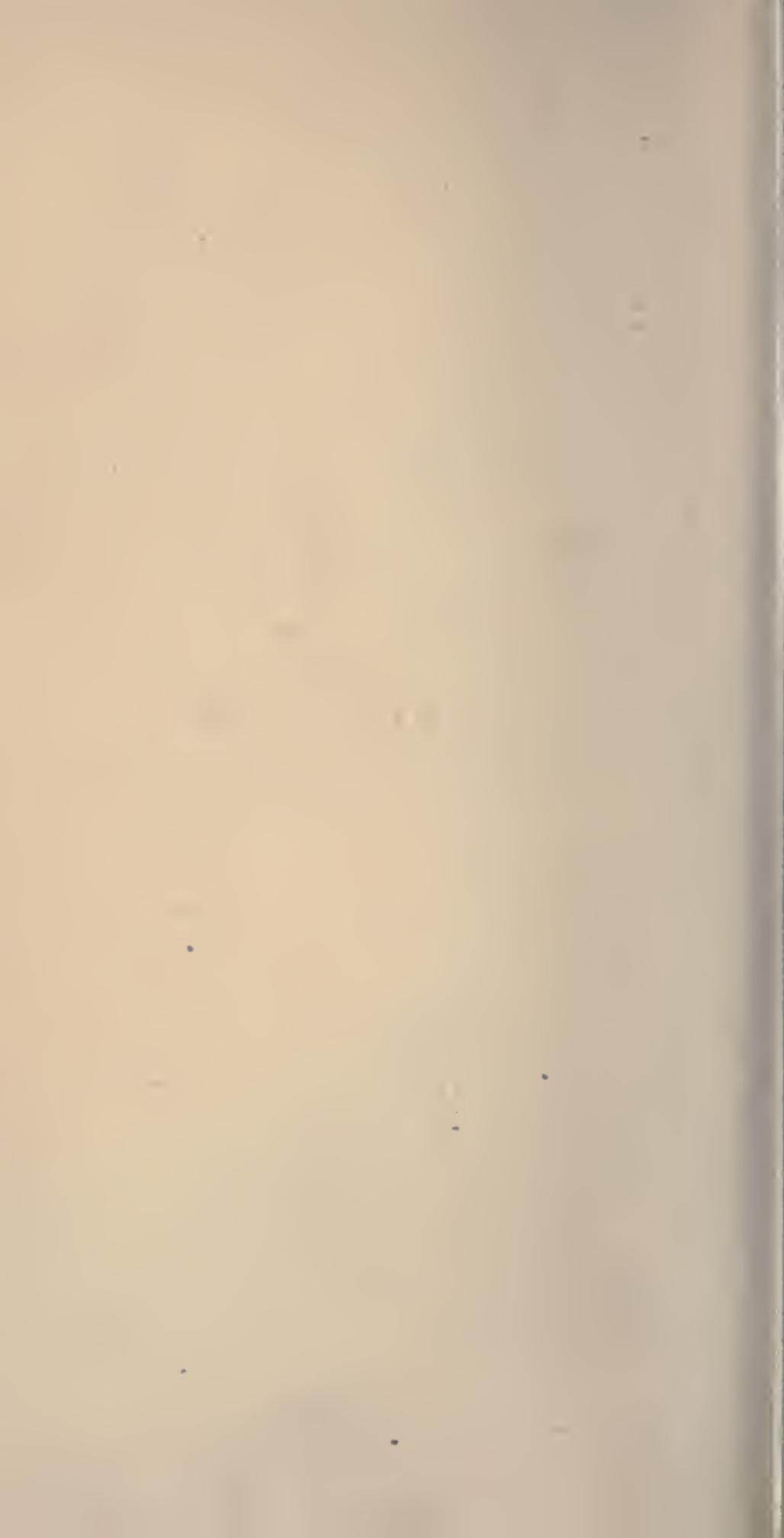
*
* *

Vulcain fut à Lemnos et reprit son travail.
Tant que dura la nuit, muet, sans savoir presque
Ce qu'il faisait, armé d'un marteau gigantesque,
Sur l'enclume sonore il frappa comme un sourd.

* * *

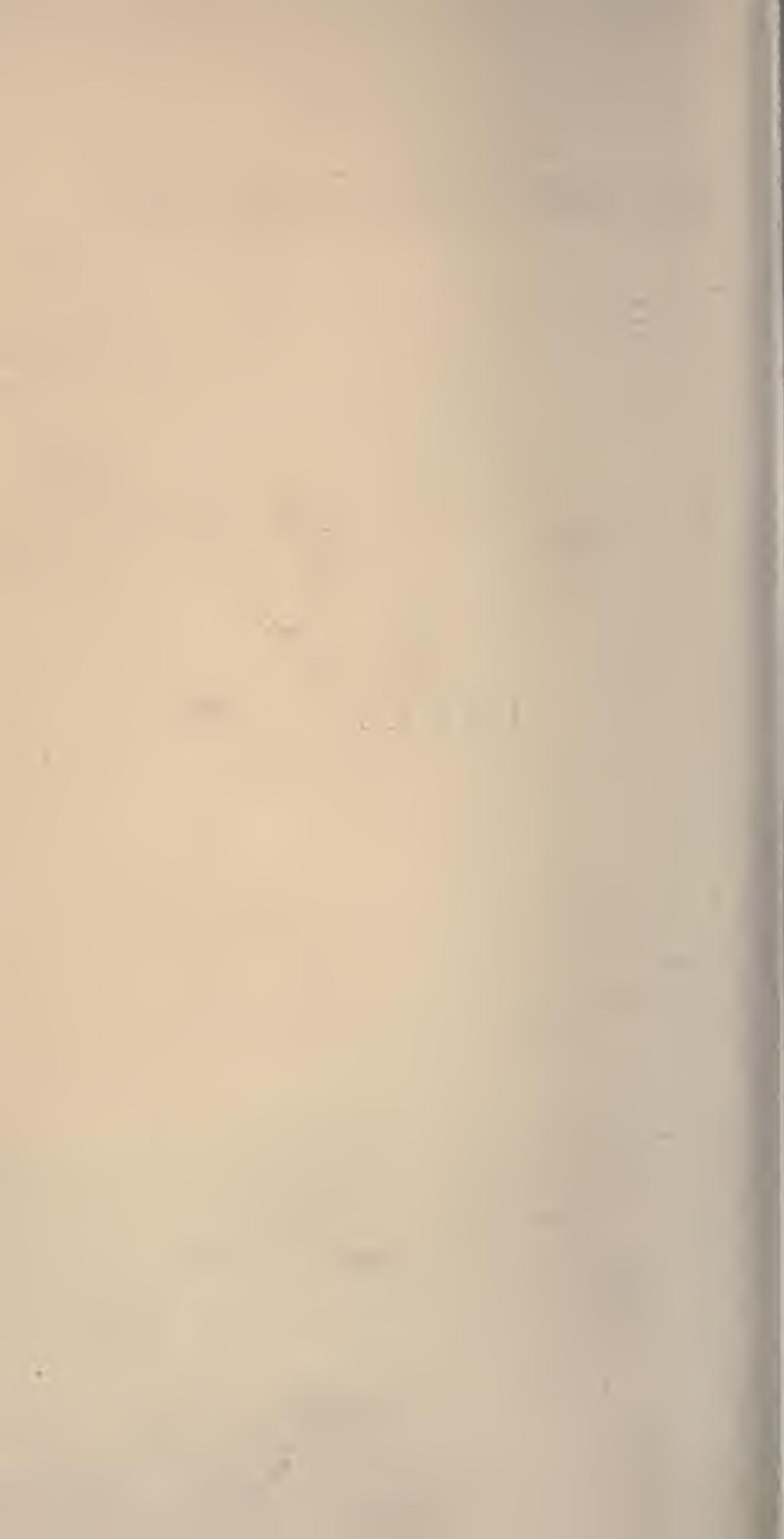
Il revint au palais dès le lever du jour...
Sous le filet divin, la Reine de Cythère,
Avec des cris et des soubresauts de panthère,
De ses ongles rosés griffait son compagnon
Qui fort brutalement lui tordait le chignon
Et tirait à pleins poings sa chevelure éparse.
Elle l'appelait monstre, il la traitait de garce...
Et, déridant son front, encor que trop chargé,
L'ingénieux Vulcain se dit : « Je suis vengé. »





IV

LARES





LES MORALISTES FRANÇAIS

I

L'AUTEUR DE L'IMITATION

IL touche au but rêvé, le pieux solitaire.
Parents, amis, plus rien ne l'attache ici-bas.
Il n'a plus de désirs. Il est triste, il est las
Et plein d'un grand mépris des choses de la terre.

Il a donc, jusqu'au bout, accompli l'œuvre austère.
Il est saint, maintenant, sans efforts ni combats,
Mais sans plaisir. Il veut pleurer, et ne peut pas.
Il veut prier : son cœur ne sait plus de prière.

Froid, et l'acédia lui desséchant la peau,
C'est un homme de marbre assis sur un tombeau...
Jésus entre soudain, face pâle et divine.

La cellule s'emplit d'un mystérieux jour
Et, sous le doigt de feu qui touche sa poitrine,
Le cœur du moine éclate et se fond en amour.

II

MONTAIGNE

IL vit un vague essaim de « comment », de « pourquoi »,
Tourbillonnant sur l'homme et sur son aventure,
Sur la cause et la fin, sur Dieu, sur la nature,
Sur la vertu, les mœurs, la coutume et la loi.

Mainte explication sollicitait sa foi :

Il n'y trouva qu'erreurs, sophismes, imposture.

Mais, n'étant pas de ceux que l'énigme torture,

Il dit : « Que savons-nous ? » sourit, puis se tint coi.

Tous ces doutes épars, flottants parmi les brumes,
Légers, inconsistants, et pareils à des plumes,
Il sut, les rassemblant, s'en faire un oreiller.

Ami du relatif, épris de la nuance,
Il s'amusait du monde et, sans plus sourciller,
Il regardait passer l'éternelle « nuance ».

III

PASCAL

Tu voyais sous tes pas un gouffre se creuser
Qu'élargissaient sans fin le doute et l'ironie;
Et, penché sur cette ombre, en ta longue insomnie,
Tu sentais un frisson mortel te traverser.

A l'abîme vorace, alors, sans balancer,
Tu jetas ton grand cœur brisé, ta chair punie,
Ta rebelle raison, ta gloire et ton génie,
Et la douceur de vivre et l'orgueil de penser.

Ayant de tes débris comblé le précipice,
Ivre de ton sublime et sanglant sacrifice,
Tu plantas une croix sur ce vaste tombeau.

Mais sous l'entassement des ruines vivantes
L'abîme se rouvrait, et, prise d'épouvantes,
La croix du Rédempteur tremblait comme un roseau.

IV

LA ROCHEFOUCAULD

HONNÊTE homme égaré dans un mauvais chemin
Et penseur compromis dans des luttes vulgaires,
Quand, meurtri par le choc des vanités contraires,
De la vile mêlée il put sortir enfin,

Il revit son passé d'un œil cruel et fin :
Il levait à loisir les masques peu sincères,
Et, froid analyseur, il ne croyait plus guères,
Pour en avoir pâti, qu'à l'égoïsme humain.

Alors, pour se venger de sa mésaventure,
Féroce, il décria notre pauvre nature
En brefs alinéas tout gonflés d'âcretés.

Scrutant nos actions et leurs ressorts intimes,
Il n'oublia, je crois, parmi nos vanités,
Que celle qui consiste à faire des maximes.

CORRECTIF

J'AI relu La Rochefoucauld :
Je m'étais trompé sur son compte.
Je le dis à ma grande honte,
Je parlais de lui comme un sot.

Sévigné le prisait très haut :
Voyez tout ce qu'elle raconte
De sa tendresse aux larmes prompte.
Ce n'est point un monstre, il s'en faut.

Et sont-ce maximes perverses
Que les *Réflexions diverses*?
J'y trouve indulgence et raison.

Sa bonté fût-elle un peu triste,
Nul n'est meilleur qu'un pessimiste
Quand il se mêle d'être bon.

V

LA BRUYÈRE

LA messe où vont les grands pour adorer le prince
Qui semble adorer Dieu ; le cuistre, le dévot ;
Le noble, le bourgeois, l'un méchant, l'autre sot ;
Les gens d'ample équipage et de probité mince ;

Le vieux monde défunt, ville, cour et province,
Passait, faisait son bruit. — L'estimant ce qu'il vaut,
Le discret La Bruyère, artiste sans défaut,
Fixa ce défilé d'un trait net, et qui pince.

Mais, — tandis qu'il peignait d'un style compliqué
Les masques fiers ou plats du siècle emperruqué,
Affinant ses tableaux subtils et pittoresques, —

Curieux de l'envers du décor, ce moqueur
Découvrit les souffrants derrière les grotesques, —
Misanthrope très tendre et styliste au grand cœur.

VI

VAUVENARGUES

L'HONNÊTE Despréaux dit cette vérité,
« Qu'on peut être un héros sans ravager la terre ».
J'en sais un, des meilleurs, cœur tendre et solitaire,
Grand sous les coups obscurs d'un sort immérité.

Pauvre, et brutalement dans l'ombre rejeté,
Exclu de l'action, malade, rien n'altère
Sa sagesse précoce et qu'admirait Voltaire,
Sa confiance en l'homme et sa sérénité.

Le plus jeune parmi les saints de la pensée,
Il fait rêver de fleur dès le matin froissée,
Fleur modeste, au parfum salubre et cordial.

Héros sans faste, il fut jusqu'à l'heure suprême
Doux à la vie, hélas ! qui le traitait si mal,
Et mourut à trente ans, optimiste quand même.

VII

JOUBERT

LE corps est la force fatale
Qui nous rive au pays d'exil.
Un corps, Joubert en avait-il ?
N'est-ce pas guenille trop sale ?

Sur la réalité brutale
Ta pensée, ô rêveur subtil,
Ténue et souple comme un fil,
Tissait une gaze idéale.

Et donc tu raffinais sur Dieu,
Sur l'éthique et sur l'esthétique,
Vaporisant l'homme par jeu.

La matière t'arrêtait peu...
Épicurien angélique,
Tu voyais bleu, tout bleu, tout bleu.

QUELQUES AUTRES

VIII

RABELAIS

C'EST un tonneau profond et large, au vaste flanc,
Ventre comme Silène et grand comme la tonne
D'Heidelberg; une cuve où le vin pur bouillonne
Et déborde joyeux et d'un flot turbulent.

Raison, sagesse, rire énorme et bienveillant,
Science, poésie héroïque et bouffonne
Composent sa liqueur, que boit, la trouvant bonne,
Tout esprit sans détour, masque ni faux-semblant.

Moi, sous le robinet, dessanglé, je me couche
Sur le dos; le bon jus me tombe dans la bouche;
J'avale, et sans lâcher je me soule en riant.

Car ton vin, Rabelais, — ô l'admirable chose! —
Aide à marcher plus droit quiconque s'en arrose,
Fait la tête plus saine et l'œil plus clairvoyant.

IX

DESCARTES

QUE fuyais-tu, penseur, quand ton inquiétude
Vaguait par les chemins d'Amsterdam à Paris
Et déroba ta piste à tes meilleurs amis,
Descartes, fier génie, âme ombrageuse et rude ?

Tu fuyais tous les jugs chers à la multitude,
L'opinion, collier du vulgaire soumis,
Et la tradition qui nous tient endormis,
Et l'asservissement qui naît de l'habitude.

Pour conquérir le vrai, de solitude épris,
Tu cherchais, grand aïeul, Sauveur de nos esprits,
Dans ta fuite sans fin la liberté sereine.

Déjouant des milieux l'obscur trahison,
Tu retrouvais, héros qui relève une Reine,
Les titres oubliés de l'humaine raison.

X

BOSSUET

DÉFENSEUR et captif altier du rite ancien,
Prophète du passé, tes lèvres sans souillure
Du charbon d'Isaïe ont gardé la brûlure...
Tu fus Mage et Pontife, et tu n'inventas rien.

Quelque chose d'humain pleure, rit ou murmure
Dans les vibrations du luth aonien ;
Quand sonne le clairon de cuivre, l'on sent bien
Que l'âme d'un vivant souffle à son embouchure :

Mais la cloche impassible envoie au ciel serein,
Sans que rien de mortel tourmente son airain,
Son chant religieux, sublime et monotone.

Cloche dont Jéhovah tient la corde en ses mains,
Ainsi ta grande voix, Bossuet, gronde et tonne
Loin de nos fronts d'argile et loin des bruits humains.

XI

FÉNELON

U
TOPISTE chrétien frotté de miel attique,
Qui paras d'une croix ton écusson ducal,
Saint féru d'amour pur, sage au creux idéal,
Implacablement doux, fuyant, ailé, mystique ;

Toi qui fondas Salente, absurde république,
Qui changeas en nigaud ton disciple royal,
Faux Grec pour qui Molière est bas et trivial,
N'es-tu qu'un bel esprit malade et chimérique ?

Douteux génie, étrange en ta complexité,
Qui prônais la nature et la simplicité,
Un charme inquiétant respire dans ton œuvre,

Un charme féminin on ne sait d'où venu.
Un obscur Apollon te fit cygne et couleuvre,
Et, souvent tortueux, tu restes ingénu.

XII

MADAME DE SÉVIGNÉ

RAISON, gaité, caprice, élégance et franchise,
Sont-ce là tous vos noms? Il en manque, je crois,
Dame illustre parmi ces dames d'autrefois
Que d'un soin curieux notre âge divinise.

Bel esprit qui gardiez sous la culture exquise
L'indigène saveur du vieux terroir gaulois,
Votre plume qui court libre de sottes lois,
Fière, a piqué mon cœur de vilain, ô marquise!

Et je songe sans haine et sans courroux, ma foi !
— Pendus de la Bretagne, hélas, pardonnez-moi, —
Au vieux monde où put naître une telle merveille.

L'oisive fleur n'a point à se justifier
Des meurtres et du sang qui la font si vermeille :
Sans doute à sa corolle il fallait ce fumier.

XIII

CORNEILLE

CORNEILLE, ô demi-dieu, vieux maître de la scène,
En toi cohabitaient, je ne sais trop comment,
Un rhéteur cauteleux abominablement,
Un poète escarpé, de taille surhumaine.

Magnifique pédant, ta grande âme romaine
Ergotait volontiers en avocat normand :
Tu portais dans ton cœur, bizarre accouplement,
Le sublime et le faux, Rodelinde et Chimène.

Le rhéteur emphatique et tortueux mena
Le poète ingénu de Cid en Suréna;
Et, dans ce duel, longtemps on les vit se débattre.

Ton lourd génie, allant de l'énorme au subtil,
Escaladait le Ciel, puis, Titan puéril,
S'escrimait puissamment à fendre un fil en quatre.

XIV

RACINE

J'EUS ce rêve. Aux jardins bleuâtres d'Idalie,
Bérénice, et sa sœur Monime en voile blanc,
Roxane aux yeux creux, Phèdre, une blessure au flanc,
Traînaient leurs pas muets et leur mélancolie.

Leurs robes d'or éteint, leur corps frêle qui plie,
Leur souffrance sans cris, leur parler noble et lent,
Leurs gestes las, avaient comme un charme dolent
D'élégance fanée et de grâce pâlée...

Mais autour de leur col et sur leur sein de lait
Maint collier de très purs diamants ruisselait
D'une splendeur toujours jeune, toujours divine.

Et parmi les langueurs et parmi les pâleurs
Scintillaient, seuls vivants, ces feux ensorceleurs ;
Et ces bijoux étaient les larmes de Racine.

XV

BOILEAU

QUI ne t'honore point n'aura pas mon estime.
De la fleur du bon sens ton petit livre est plein ;
Sagement, deux à deux, tes vers vont leur chemin,
Amis de la Raison, taquinés par la Rime.

Ton cœur de dur régent fut parfois magnanime :
Tu jugeas grand sur tous ton ami Poquelin ;
Tu brusquas un jésuite, ô Français né malin,
En lui criant tout haut que Pascal est sublime.

Et si tes vers prudents ménagent la couleur,
S'ils ne pèchent jamais par excès de chaleur,
Je te pardonne, va, lorsque je considère,

Brave rimeur de froide et correcte façon,
Que tu perdis, enfant, « une très jeune mère »,
Et que, maussade et sourd, tu mourus vieux garçon.

XVI

LA FONTAINE

JEAN, vieil enfant grivois, réfractaire innocent,
Tu vécus oublieux, soulant dormir et boire,
Libre songeur perdu dans un monde oratoire
Et gaulois fourvoyé dans un siècle décent.

Père et mari distrait, ami reconnaissant,
Ton cœur, plus d'une fois, fit preuve de mémoire.
Tu fus un parasite, un bohème notoire :
Mais la Muse t'aimait, riieuse et te berçant.

Tu butinais, candide et d'une ardeur pareille,
Boccace, Rabelais, Platon : telle l'abeille
Cueille partout son miel quand mai fleurit les bois.

Tu fus, ô Champenois plein de grâces antiques,
Plaisant et familier entre tous les attiques,
Comme tu fus attique entre tous les gaulois.

XVII

MOLIÈRE

ON ne rit pas toujours, maître, à ta comédie.

Lorsque Georges Dandin, que ta farce châtie,
Bafoué par sa femme et largement cocu,
Récite à ses genoux, d'un ton peu convaincu,
Le long confiteor dicté par Sottenville,
C'est sans doute un énorme et parfait imbécile,
Mais il souffre après tout, et désespérément,
Et hors de l'atellane il n'emporte un moment.

Sa douleur de Jocrisse encorné m'émeut presque :
Ce niais est navrant encor qu'il soit grotesque.
Pour peu que l'on y songe, on entrevoit soudain
Un drame sous la farce, un martyr chez Dandin ;
Et l'on ne se sent plus le courage de rire,
Quand, morne et d'une voix serrée, on l'entend dire :
« Lorsqu'on eut le malheur d'épouser comme moi
Une méchante femme, il ne reste, je croi,
Qu'à se jeter à l'eau la tête la première ! »

* * *

Béline, de moelleuse et douceâtre manière,
Autour d'un vieux mari gonflé de lavements
Veille, le grise avec des petits mots charmants,
Arrange ses coussins, et l'étourdit sans trêve
D'un caquet de nourrice en attendant qu'il crève :
« Qu'avez-vous donc, mon cœur?... Pauvre petit mari !
Là, là, tout doux, mon fils !... Doucement, mon chéri. »
Et puis, l'instant d'après, quand il parle de faire
Son testament : « Mon Dieu ! voulez-vous bien vous tair
S'il vient faute de vous, je veux mourir aussi !
Hi... Combien disiez-vous avoir d'argent ici ? »

J'ai peur en vérité de cette vieille chatte
Et de sa voix mielleuse et de sa douce patte,
Et, si j'ai ri, je suis prêt à m'en repentir :
Tant, pour moi, ce contraste est cruel à sentir
Entre les mots plaisants et les actions sombres !

* * *

Don Juan, moins Sganarelle, est un drame plein d'ombres.
Le juste à ton aspect d'épouvante s'émeut,
Tartuffe ! — Du tragique, on en voit tant qu'on veut
Au théâtre effrayant du grand rieur Molière.
Non que ce soit jamais son goût ni sa manière
De vouloir au comique amalgamer l'horreur,
Ni qu'il aime à mêler sa farce de terreur :
C'est qu'il voit clair et loin ; c'est qu'il est impossible,
Même à qui veut tout voir par le côté risible,
De descendre si creux au fond du cœur humain
Sans que l'éclat de rire agonise en chemin,
Sans que la raillerie expirante s'éteigne,
Pur acier que ternit la blessure qui saigne,
Et dans l'âme attristée ou l'esprit effrayé
S'assombrisse en terreur ou languisse en pitié.

Tel défaut, tel travers est pour un œil novice
Un ridicule : eh non ! c'est un malheur. Tel vice
Vous fait rire d'abord et vous pousse à railler :
Non, non, regardez mieux : il vous fera trembler.
Alceste est un bourru dont l'humeur noire amuse :
Oui, mais c'est un grand cœur qu'une coquine abuse ;
C'est un cœur héroïque, amoureux d'idéal,
Et qui souffre de voir le mensonge et le mal.
Un grotesque doublé d'une bête féroce,
C'est Tartuffe. Don Juan est charmant, mais atroce ;
Et Béline saurait, si vous changez son nom,
Servir à l'empereur son dernier champignon.

*
* *

Car ce qui fait aux yeux surgir la tragédie,
Ce n'est point une phrase épurée, arrondie,
Ni le marbre « pompeux » d'un portique royal,
Ni le sang, le poison, et « le poignard fatal ».
C'est, quels que soient ses mœurs, ses habits et son style
Où qu'il demeure, aux champs, à la cour, à la ville,
Un homme étudié dans l'ancre de son cœur.
Et c'est cet homme-là, juge au rire vainqueur,

C'est cet homme souffrant, pitoyable ou sinistre,
Qu'à travers le bourgeois, le seigneur ou le cuistre,
A de certains moments se plaît à nous montrer
Ta puissante gaité qui démasque et qui sonde,
« Cette mâle gaité, si triste et si profonde,
Qu'après qu'on vient d'en rire on devrait en pleurer ».

CANDIDE

A Jules Lagneau.

I

JE viens, pour m'égayer, de relire *Candide*,
Et je me sens, ma foi, triste comme la mort.
C'est léger, c'est charmant ; c'est hideux, c'est sordide :
Comme on dit aujourd'hui, c'est fort ; mais c'est trop fort.

O grotesques enfants de l'Ironie humaine,
Mornes souffre-douleurs du féroce Destin,
Fous, je vous dis adieu le cœur serré de peine,
Jean qui rit, Jean qui pleure, ô Pangloss ! ô Martin !

Je sens en moi — quittant la belle Cunégonde
Qui, violée autant qu'on peut l'être ici-bas,
Effeuilla sa pudeur dans l'un et l'autre Monde —
Sourdre un rire lugubre et qui n'aboutit pas.

Et ce pauvre Candide, est-il assez à plaindre,
Cet étonnant garçon simple comme les fleurs,
Qui, n'ayant jamais su ni soupçonner ni feindre,
S'aventure en riant dans l'ancre des voleurs !

Cœur sensible, telle est sa sombre destinée
Qu'il occit, accusant le Sort provocateur
(Dure nécessité pour une âme bien née),
Un bon Père, un vieux Juif, un Grand Inquisiteur !

Et s'il retrouve, au bout de ses vicissitudes,
Sa Dame qu'il laissa belle comme le jour,
Cunégonde a servi sous tant de latitudes
Que ses appas usés feraient vomir l'amour.

Et la vieille sans fesse, et qui naquit d'un pape,
De corsaires en Turcs pauvre corps ballotté !
Et Pâquette à Pangloss ouvrant sa chausse-trape,
Corolle où git le ver d'Amérique importé !

Et Pococuranté qui raille et qui censure,
Tranchant comme uu scalpel et froid comme un tombeau.
Et qui, n'aimant plus l'art, croit aimer la nature,
Grand homme dégoûté de tout, même du beau !

Fléaux, peste, naufrage et tremblement de terre,
Tous les hideux aspects que peut prendre la Mort ;
La vie empoisonnée en sa source ; la guerre,
La nature mauvaise et l'homme pire encor ;

Cadavres éventrés sur les champs de batailles,
Atroce oppression des nègres par les blancs,
Festins des noirs mangeant les blancs par représailles,
Filles pleurant d'amour sur des oranges-outangs ;

Bûchers alimentés de graisses hérétiques
Et flambant pour ta gloire, ô sainte Trinité !
Jésuites, argousins, cagots, filles publiques,
Partout luxure et vol, mensonge et vanité ;

Thème où de Bossuet tonnerait l'éloquence,
Les six rois détrônés venus au Carnaval ;
Caprices monstrueux du grand sphinx Providence
Frappant bons et méchants d'un assommoir brutal :

Rien ne manque au tableau. Tu le fis, vieux Voltaire,
A souhait pour l'horreur et de l'âme et des yeux,
Mais en homme de goût, d'une plume légère
Qui court, sans appuyer, dans son chemin fangeux.

L'œil vide, et contemplant ces misères profondes :
« Tout est bien, dit Pangloss, et Leibnitz a raison.
Oui, tout est pour le mieux dans le meilleur des mondes. »
O le cruel refrain à la triste chanson !

Hélas ! est-il donc vrai ? La vie est ainsi faite ?
Et l'homme, vil jouet de la fatalité,
Méchant ou malheureux, quoi qu'il fasse, ô poète,
Doit souffrir sans espoir sous un ciel sans bonté ?

Quoi ! le monde est ainsi ? Soucieux, j'interroge...
Donc, Candide, ta vie est notre histoire ? Donc
De chaque illusion le Destin nous déloge,
Comme toi du château de Von Thunder ten tronckh ?

Est-il vrai qu'il n'est pas de sagesse meilleure
Que de s'envelopper de calme et de dédain,
De s'attendre toujours à tout, de prendre l'heure
En patience, et puis d'arroser son jardin ?

Je ne sais : je connais mal les hommes mes frères.
Tu peignis, j'y consens, d'un trait impartial
Ton pandémonium des terrestres misères ;
Je crois en ta justice, ô railleur infernal.

Et même, en ces tableaux gouailleurs et funèbres,
Parfois, je crois sentir un courroux généreux
Contre le laid, le faux, le mal et les ténèbres,
Contre tout ce qui fait les hommes malheureux.

Mais souvent on dirait que, témoin sans franchise,
Scrutant cet univers de ton œil dur et fin,
Tu ne voulus y voir que honte et que sottise
Pour t'arroger le droit de le railler sans fin.

Quoil pas un mouvement du cœur ! pas une larme !
Ce rire qui fait mal, est-ce donc qu'il te plaît ?
L'ironie éternelle a-t-elle tant de charme ?
Es-tu donc si content que ce monde soit laid ?

Heureux qui sur le mal se penche, et souffre, et pleure !
Car la compassion refléurit en vertus ;
Et sur l'humanité, pour la rendre meilleure,
Nos pleurs n'ont qu'à tomber, n'étant jamais perdus.

II

Ai-je trop écouté d'enfantines alarmes?

Le rire est généreux, ô roi des grands moqueurs,
Quand c'est le mal qui tremble à ses éclats vainqueurs,
A son bruit de clairon plus puissant que les armes.

Pleurer est dangereux, et plaindre a trop de charmes.
Pour penser, pour agir, en dépit des douleurs,
Il faut voir clair, — et l'œil s'obscurcit dans les pleurs ;
Le cœur doit être ferme — et mollit dans les larmes.

Le vrai sage peut rire et ne sait pas pleurer,
Préférant, front pensif et qu'on voit s'azurer,
La science féconde à la pitié stérile.

Aristote songeant, Platon fondant ses Lois,
Marc-Aurèle, Epictète ont l'œil sec et tranquille,
Et Christ, l'Homme d'amour, ne pleura qu'une fois.

*PLUS QUE DOUBLE BALLADE**DES POÈTES VIVANTS EN L'AN 1878**Gloria Patri!**Psaumes.*

DANS le bataillon grandissant
Des chevaliers de Notre-Dame
La Muse au front resplendissant,
Banville tient haut l'oriflamme.
Maint rythme ancien qu'il rétame
Court, bondit, pris de vertigo.
L'or étincelle dans sa trame...
Gloire au Père, à Victor Hugo!

L'immense nirvâna descend,
Leconte de Lisle, en ton âme;
Il apaise ton sein puissant
Comme un mystérieux dictame,
Lorsque tu médites, ô brahme,
Debout sous un ciel indigo,
Aux bords où boit l'hippopotame.
Gloire au Père, à Victor Hugo!

Le doux Sully va polissant
Ses vers exquis que rien n'entame.
Coppée a le charme enlaçant.
Richepin, que Bouchor acclame,
Chante les gueux, chante la femme
En rimes riches à gogo.
Au fond des bois Theuriet brame.
Gloire au Père, à Victor Hugo!

J'aime Laprade bénissant
Le chêne, abri du cryptogame,
Ackermann au vers frémissant
Et net comme une bonne lame,
Mendès parfumé de cinname,
Heredia le hidalgo,
Vicaire au champêtre calame...
Gloire au Père, à Victor Hugo!

J'honore Soulary tissant
Ses sonnets, Cazalis qui pâme
Dans le grand Tout s'engloutissant,
Mérat qui sur la Seine rame,
Et ce Bornier qui fit un drame.
Il n'est rien de tel au Congo
Que France ou que Dierx... Mais, dame,
Gloire au Père, à Victor Hugo!

Paul Verlaine, bémolisant,
En ton mineur file sa gamme.
De Mallarmé platonisant
Nous vénérons maint cryptogramme
Dont nous ignorons le sésame.
Silvestre module *largo*
Son sensuel épithalame...
Gloire au Père, à Victor Hugo!

J'en oublie, hélas! on le sent.
Manuel des Essarts* réclame...
Ils sont peut-être un demi-cent
Que tous je dilige et rédame.

* Crase, pour « Eugène Manuel et Emmanuel des Essarts ».

La Muse, que nul ne diffame,
Allume en eux tel prurigo
Que jadis Hélène à Pergame...
Gloire au Père, à Victor Hugo!

ENVOI

Prince, aux Rythmes coiffés de flamme
Plus d'un vainqueur dit : « *Quos ego!* »
Les fils sont grands, purs de tout blâme :
Gloire au Père, à Victor Hugo!

S P L E E N

A François Coppée.

J E n'ai pas de raison d'être triste ce soir.
Mes livres familiers sont tous là, vers et prose.
Calme et le corps repu, dans ma chambre bien close,
Les souffrances d'autrui ne sauraient m'émouvoir.

Et ce n'est pas non plus le désir de savoir :
Ma pensée indolente et lâche se repose ;
Le problème du mal, et la Fin et la Cause
Ne me tourmentent pas d'un doute sans espoir.

Ce n'est pas que je rêve ou que je me souviene.
Rien dans mes sens ni dans mon âme d'où me vienne
Ce plat et lourd chagrin dont je suis envahi.

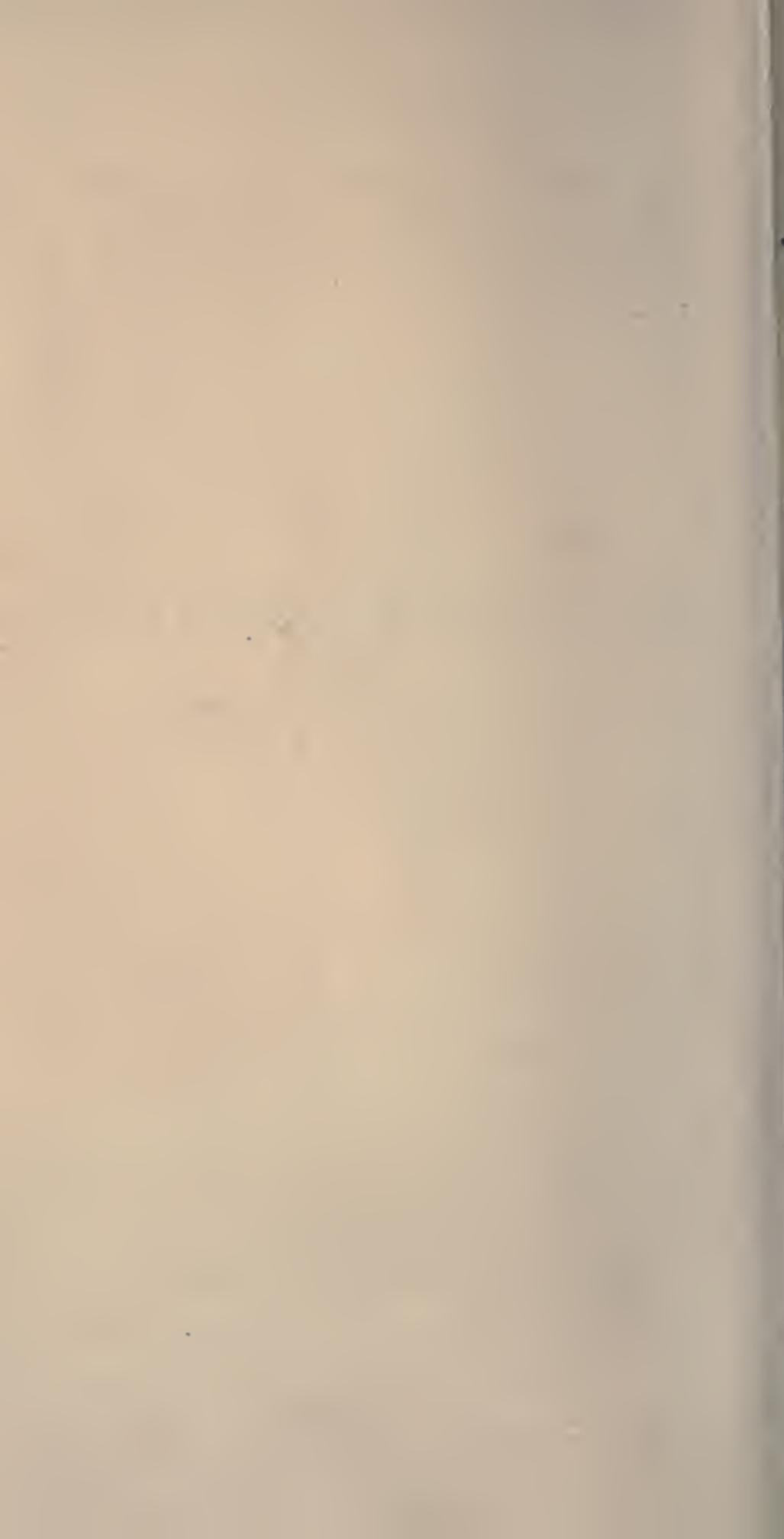
O tristesse sans nom, si vague et si profonde !
Hélas ! je crains de voir ton mystère trahi :
Je souffre uniquement de vivre et d'être au monde.





PETITES ORIENTALES

A Sully Prudhomme.





NOSTALGIE

JARDIN de l'Occident, douce terre natale,
D'un cœur trop peu fervent je t'aimais autrefois,
O Touraine, où sur l'or des sables fins s'étale
La Loire lente, honneur du vieux pays gaulois !

Mais le ciel d'Orient, dont l'immuable gloire
Brûle mes yeux et pèse à mon corps accablé,
Par un lent repentir ramène ma mémoire
Vers ton sourire humain et de larmes voilé.

Car la Nature ici ne m'est plus une mère ;
Sa bonté ne rit plus éparse dans le jour ;
Elle n'a pas souci de l'homme, et c'est chimère
De rêver avec elle un commerce d'amour.

Belle implacablement, l'ombre sèche des palmes
Se découpe sur la blancheur de son front pur,
Et la fatalité siège dans ses yeux calmes
Dont nul pleur n'attendrit l'inconscient azur.

Elle ne comprend pas nos besoins de tendresses ;
L'éclat de ses couleurs éblouit sans charmer ;
Sa clarté sans pénombre ignore les caresses,
Et ses contours sont durs comme un refus d'aimer.

Je ne sens plus, perdu dans sa splendeur hostile,
Que mon être chétif sort de son flanc divin.
Sa face fulgurante et pourtant immobile
Est une porte close et que je heurte en vain...

Mais là-bas, au pays, la terre est maternelle ;
La Nature a chez nous la grâce et l'ondoïment,
Quelque chose qui flotte et qui se renouvelle,
Et des vagues contours le mystère charmant.

Elle a le bercement infini des murmures
Et les feuillages fins dissous dans l'air léger.
Elle a les gazons frais sous les molles ramures
Et les coins attirants où l'on vient pour songer.

Elle a dans ses couleurs, dans ses lignes fuyantes,
Des indécisions qui caressent les yeux ;
Et j'aime à lui prêter des pitiés conscientes,
Et je me ressouviens du jour de nos adieux.

Je sentais bien, là-bas, que je vis de sa vie
Et que je suis né d'elle, et qu'elle me comprend.
C'est une volupté que cette duperie.
J'ai trop souffert, ici, du ciel indifférent.

Et je veux vous revoir, ô ciel changeant et tendre,
Coteaux herbeux, petits ruisseaux, coins familiers.
Saules, je vous désire ! et je veux vous entendre,
Chuchotements plaintifs des tremblants peupliers.

Alger, juin 1880.

JOUR D'ÉTÉ

DEUX couleurs seulement : blanc et bleu. Rien n'égale
La morne intensité de l'immobile azur,
Si ce n'est les blancheurs au rayonnement dur
Sous la lumière verticale.

La mer plate est d'un bleu métallique et poli.
La rive qui l'enserme est, là-bas, d'un bleu sombre.
Le ciel est de lapis-lazuli : pas une ombre.
La mer est d'acier : pas un pli.

Au bord, développant son profil net qui tranche
Sur la sérénité des azurs somnolents,
Flambe, avec ses maisons cubiques, ses murs blancs,
La ville divinement blanche.

Et je vois tant de blanc et tant de bleu partout,
Et la double couleur à ce point me pénètre,
Que ma mémoire, et ma pensée, et tout mon être
Insensiblement s'y dissout.

Et je m'efforce en vain de fermer mes paupières,
Et j'aime à me sentir vaincu — plaisir mortel —
Par l'implacable azur de cette eau, de ce ciel,
Et par la splendeur de ces pierres.

Alger, juin 1881.

DANS LA KASBAH

I

C'EST un Parisien chétif,
Transparent comme une lanterne,
Lèvres pâles et front pensif,
Visage affiné, très moderne.

Dans Alger, où règnent encor
Le soleil et la fantaisie,
Il traîne, amusé du décor,
Ses pas flâneurs et sa phtisie.

En quête d'objets singuliers
Où la soif de ses yeux s'éteint,
Il monte par les escaliers
De la Kasbah bizarre et blanche.

Car il se plaît aux visions
Que dans les ruelles étroites
Machinent l'ombre et les rayons
En l'absence des lignes droites.

Closes ainsi que des cachots,
Les maisons, s'étayant entre elles,
Posent leurs ventres blancs de chaux
Sur des rangs serrés de poutrelles.

Le pavé serpente inégal
Dans l'ombre claire, sous ces voûtes
Où le grand soleil vertical
Çà et là filtre en larges gouttes.

Plus loin, les chemins, se coupant,
Font de fantasques encoignures.
Le soleil s'y rue et s'épand
Au hasard des architectures.

Il projette avec crudité
Sur des murs blancs leur silhouette,
Et flambe et triomphe, exalté
Par l'ombre intense et violette...

II

Le Parisien ébloui
Erre à pas lents dans ces méandres...
Là-haut, sur un rythme inouï
Traînent des sons rauques et tendres...

Il voit, derrière des barreaux,
Dans le cadre d'une fenêtre
Toute petite et sans carreaux,
Un jeune visage apparaître.

Vivant poème de couleurs,
C'est une enfant, une Mauresque
Qui, sans plus d'âme que les fleurs,
Chante, sauvage et pittoresque.

Sur son col et dans ses cheveux
L'or des sequins scintille et bouge.
Elle a le teint doré, les yeux
Noirs et longs, et la lèvre rouge.

Dans ses boucles d'un noir profond
Un pacha trouverait trois queues,
Et ses pommettes et son front
Sont tatoués d'étoiles bleues.

Le henné, qui joint ses sourcils,
Teint les ongles de sa main grasse.
Le flâneur s'arrête, indécis.
« Viens ! » dit-elle presque à voix basse.

La porte, d'aspect inhumain,
Est rouge et lourde de ferraille.
Au-dessus est peinte une main
En bleu très cru, sur la muraille.

Cette porte s'ouvre en grondant :
Le rêveur à face chétive
Entre aussitôt. — Le décadent,
Curieux, suit la primitive.

III

Humant sa farouche beauté,
Il marche dans son parfum tiède
Et grimpe avec docilité
L'escalier tortueux et raide...

La chambre est comme un grand couloir ;
Aucun soleil ne la visite.
Le demi-jour y laisse voir
Un mobilier fort composite.

Là, sur un divan large et bas,
Traîne une écharpe marocaine.
Un lit montre son matelas
A carreaux bleus, qui perd sa laine.

Sur la commode en acajou,
Près d'une cassolette antique,
Dort, achetée on ne sait où,
Une morne cage à musique.

Un narghilé, d'argent très pur,
Coudoie une lampe à pétrole,
Et des foutas pendent au mur
Près d'une horrible camisole.

Non loin, c'est un fauteuil banal
Dont l'étoffe rouge s'effile,
Puis des images d'Épinal
Sous une étagère kabyle...

Parmi ces ors et ces haillons,
Ce bric-à-brac gris de poussière,
La fille électrique, aux yeux longs,
Rit comme une jeune sorcière...

IV

Tous deux redescendent. Elle a
L'été d'Orient sur sa joue.
Mais, faible, il trébuche; et voilà
Qu'une toux sèche le secoue.

Il songe, roulant à la fois
Souvenirs et vagues pensées,
Aux Mauresques de Delacroix,
A d'anciennes amours blessées,

A Stendhal, à Schopenhauer,
Aux livres des grands pessimistes...
Il se dit que vivre est amer
Pour nos curiosités tristes...

Son souffle haletant et bref
Râle en son étroite poitrine...
« Oh ! toi, dit l'almée enfantine,
Macach tener forza bezzef* »

Alger, février 1881.

* Toi n'avoir pas beaucoup de force.

DANSE DE NÈGRES

I

C EINTS d'oripeaux étincelants,
Sur un terrain nu qui commande
La ville haute et ses murs blancs,
Deux noirs dansent leur sarabande.

L'un, des spatules de ses doigts,
Frotte un tam-tam, et l'autre pince
Un gnoubri : musique à deux voix,
Une qui gronde, une qui grince.

Et le tournoiement furieux
Où s'agitent leurs longues pattes
A chaque instant me jette aux yeux
L'éclair soudain de leurs dents plates.

Ivres du mouvement croissant,
Avec des cris de bête fauve,
Les bons nègres, d'un pied puissant,
Battent le sol aride et chauve.

Ils sentent dans leurs durs ressorts
Ta force, ô Nature éternelle !
Et n'ont plus d'autre âme en leur corps
Que l'âme ardente de Cybèle.

II

Chers primitifs, ô Bamboulas,
Benjamins de la terre antique,
Grands innocents qui n'avez pas
De morale ni d'esthétique ;

O vous qui ne songez à rien,
Qui n'avez ni Codes ni Bibles,
Vous que méprise l'Aryen
Et qui n'êtes pas perfectibles,

Puisque c'est un chemin sans bout
Que nous ouvre l'étude austère,
Plus heureux par l'oubli de tout,
Vivez la vie élémentaire.

Et riez comme aux cieux sereins
Rit le soleil, père du monde ;
Jouissez de sentir vos reins
Piqués par la chaleur profonde ;

Et dansez sous ses flèches d'or
Dans l'ivresse de la lumière,
O bons nègres, tout près encor
De l'inconscience première.

Alger, mars 1881.

A UNE MAURESQUE

O Barkaoum, j'aimais une fille de France :
Mais son cœur s'est mépris, sans doute, ou s'est moqué,
Et je porte le deuil d'une chère espérance,
Martyr de son caprice obscur et compliqué.

Ton âme est moins subtile, et c'est pourquoi je t'aime,
Belle fleur d'Orient délicieuse à voir,
Car ton visage peint reste ingénu quand même,
Et ta naïveté m'est un frais reposoir.

Tu sens confusément qu'il faut qu'on me console
Et que j'ai grand besoin d'être bercé... Souvent,
Me voyant triste et doux, tu me dis : « Je suis folle ;
Je l'aime toi kifkif un tout petit enfant. »

Ta voix de clair métal meurtrit chaque syllabe ;
A peine savons-nous prononcer nos deux noms ;
Moi, hormis « na'habbek * », je ne sais point d'arabe,
Et cela fait, vois-tu, que nous nous comprenons.

Ta pitié sans pensée est bonne à ma souffrance ;
Elle endort dans mon sein le souvenir dompté.
Tes yeux, où rêve en paix ta divine ignorance,
M'emplissent lentement de leur sérénité...

Hier, — comme j'allais tout plein de notre idylle, —
Par la fente du voile et du haïk jaloux
Je les ai reconnus, dans la rue, entre mille,
Tes yeux si noirs, tes yeux si longs, tes yeux si doux.

Alger, février 1881.

* Je t'aime.

LE NARGHILÉ

IL aura — le beau narghilé
En vieil argent bien ciselé
Qui parfumera notre chambre —
Deux tuyaux flexibles et longs,
Zébrés d'or, semés de paillons,
Minces serpents aux lèvres d'ambre.

Assis sur un divan très bas,
Autour de nos reins, de nos bras,
Nous enrroulerons leurs nœuds souples,

Et nous serons, dans ces liens,
Pareils aux captifs anciens
Qu'un vainqueur enchainait par couples.

Tels nous liera, doux et fatal,
Le grave Amour oriental
Qui songe en effeuillant des roses,
Qui, murmurant : « C'était écrit, »
Unit les corps, et qui sourit
Sur le néant de toutes choses...

Nous fumerons comme des dieux.
La fumée aux filets soyeux,
Insensiblement balancée,
S'éparpillera sur nos fronts ;
Et, muets, nous y mêlerons
Nos rêves bleus et sans pensée...

Alger, février 1881.

EN FUMANT

ELLE est bleue, et d'un bleu charmant,
D'un bleu violet, la fumée
Que laisse échapper lentement
Ma cigarette parfumée;

Et j'aime à voir d'un faible essor
Monter sa spirale indécise.
— Au contraire, celle qui sort
De mes lèvres est toute grise.

Pourquoi pas bleue aussi ? Pourquoi ?
Qu'est devenu le bleu, poète ?
— Je sens que ce bleu reste en moi,
Et ma rêverie en est faite.

Alger, juin 1881.

MIDI

LA rade immobile, que borne
Tout là-bas le cap Matifou,
Étend son bleu stupide et morne
Sous le blanc soleil qui rend fou.

Sous le blanc soleil qui détraque,
La place du Gouvernement,
Dont le sol se fendille et craque,
Est blanche impitoyablement.

Et sous le blanc soleil qui tue
Je vois dans les azurs béants
Surgir, noirâtre, la statue
Équestre du duc d'Orléans.

Blanche à vous brûler la paupière,
La mosquée ardente, qui dort,
Offre sa mamelle de pierre
Au blanc soleil qui baise et mord.

Sous le blanc soleil qui consume,
Des palmiers fréquentés des scheiks
(Ils sont en zinc, je le présume)
Érigent leurs panaches secs.

Oh ! sous la lumière sereine,
Oh ! dans les demi-jours soyeux,
Le vert tendre de la Touraine,
Doux et rafraîchissant aux yeux !...

Je t'en veux, ô Nature sainte,
Car sous le soleil flamboyant
Rien n'est vert ici que l'absinthe
Où le Rumi va se noyant.

Alger, juin 1880.

LES PETITS BISKRIS

ILS font la roue éperdument
Sur ta place, ô Gouvernement!

Puis dorment sur la pierre nue,
Philippe! autour de ta statue.

Dégageant la nuque et le front,
Leurs cheveux sont coupés en rond.

Sous le soleil qui fait leur joie,
Leur chechia rouge flamboie;

Si bien qu'à distance on croit voir
Des coquelicots se mouvoir.

En trois coups de brosse nos bottes
Resplendissent sous leurs menottes ;

Après quoi ces coquelicots
Vendent les « organes locaux ».

Souples et peu chargés de linges,
Ils ont de jolis airs de singes.

Ils sont charmants ; et mon souci,
C'est que les Gavroches d'ici,

Sous leurs longs cils voilant des flammes,
Ont de plus beaux yeux que nos femmes.

Alger, mars 1881.

NOCE JUIVE

FÊTE bizarre : une avalanche
D'antithèses ! Je vois encor
Sur la cour mauresque, très blanche,
S'ouvrir le salon rouge et or.

Ici des dames pianotent,
Les reins cambrés dans leurs fourreaux.
Là grincent des rebecs, que frottent
Des vieux à têtes de tableaux.

Et ce que chantait devant l'Arche
Le roi David, se mêle aux airs
De Planquette, ou couvre la marche
Fantasque d'*Orphée aux Enfers*.

Voici des fillettes coiffées
De petits frisons, à la chien,
Et des profils de vieilles fées
Ceintes du serre-tête ancien

Qui, faisant sa face plus pâle,
En des temps lointains enserra,
Sous la tente où Sisara râle,
Le front étroit de Débora.

Et des échappés de la Bible,
Des Gédéons, des Isaacs,
Promènent leur barbe terrible
Et leur turban parmi les fracs.

La valse ou la mazurke alterne
Avec les pas lents et troublants
Que Judith devant Holopherne
Dansait il y a trois mille ans...

Voici qu'une petite Juive,
Au teint trop mat, aux yeux trop noirs,
Commence, ingénument lascive,
La danse antique des mouchoirs.

Tandis qu'à de savantes poses
Elle plie un corps maigrelet,
Sa robe courte à volants roses
Bat allègrement son mollet.

Mais, démentant la grêle enfance
De l'innocente Salomé,
Son œil, par le rythme allumé,
A déjà l'âge de sa danse...

Alger, juin 1881.

LE DÉSERT

JE rêve, le front lourd et les yeux las, devant
Les ondulations de ces dunes stériles,
Mer fauve, mer ardente aux vagues immobiles,
Sur qui tombe le poids d'un soleil étouffant ;

Et je me sens si loin de tout être vivant
Et du bruit fraternel des hommes et des villes,
Si loin des ruisseaux clairs, des champs, des fleurs fragiles
Et des feuillages frais où murmure le vent,

Que je me crois perdu dans une autre planète
Où, sans que rien se meuve et sans que rien végète,
Seul flambe tristement le monde minéral;

Et que cet infini de lumière et de sable,
Cette absence de vie à la mienne semblable,
Cette immensité jaune et morte me fait mal.

Bougzoul, mai 1881.

LES OULEDS-NAÏL

ELLES ont, sous l'or et les plaques
Du diadème énorme et lourd,
Le profil élégant et court
Des figures égyptiaques.

Leur coiffure est tout un décor,
Et leurs nattes (qui sont des câbles!),
Où s'enroulent inextricables
Des chainettes d'argent et d'or,

Font à leurs visages de brique
Un fastueux encadrement.
Sous leurs cils longs luit ardemment
L'escarboucle de l'œil oblique.

De nombreux louis de vingt francs,
Où des nez royaux se profilent,
Autour de leur cou brun s'enfilent
Et scintillent sur quatre rangs.

Un cercle lourd de pendeloques
A leurs oreilles est fixé.
Sur leur corsage en or tissé
Ruissellent des bijoux baroques.

L'or des bracelets serpents
Presse leurs bras et leurs chevilles,
Flambe, et fait ressembler ces filles
A des reines des temps lointains.

Sous leur ventre, — symbole obscène, —
Très lourde, en argent ciselé,
Pend une serrure sans clé,
Oscillante au bout d'une chaîne.

Elles dansent à petits pas,
Suivant une mesure lente,
Déployant la grâce indolente,
Les lignes souples de leurs bras ;

Et leurs mains agitant des voiles
Montrent et cachent tour à tour,
Appelant et fuyant l'amour,
Leurs yeux doux comme des étoiles.

C'est la vierge aux vœux hésitants
Qui résiste, cède et se pâme...
Elles miment l'éternel drame,
L'oaristys de tous les temps.

Et, tandis qu'une ardente houle
Soulève et tend leurs seins dressés,
Que sous les longs plis balancés
Leur ventre ému se gonfle et roule,

Comme étrangère au corps mouvant,
Leur tête demeure immobile ;
Sur leur bouche pure et tranquille
Dort un clair sourire d'enfant...

Ainsi, déesse aux lèvres closes,
O Nature ! tandis que bout,
Dans tes flancs qui contiennent tout,
Le rut inapaisé des choses,

Sur ce vaste tressaillement,
Nature innocente et cynique,
On voit ta face énigmatique
Sourire et rêver doucement...

Alger, juin 1881.

A P***

LA-BAS, sur la rive africaine,
Sous le beau ciel élyséen,
Tu verras, ma petite reine,
Comme il fait bon, comme on est bien!

Chère, veux-tu du pittoresque?
Nous aurons, si c'est là ton goût,
Une blanche maison mauresque
Avec des faïences partout.

Tu porteras, ô ma chérie,
Des bijoux turcs et marocains,
Et des vestes en broderie,
Et de lourds colliers de sequins.

Tu t'envelopperas de voiles
Complicqués et très précieux :
Sous ce clair nuage, tes yeux
Brilleront comme deux étoiles...

Et tu rêveras tout le jour,
D'odeurs suaves enivrée,
Auprès du jet d'eau, dans la cour
D'un blanc péristyle entourée.

Sur des tapis je serai là,
Baisant le bout de tes babouches.
Comme un fidèle Bamboula,
J'aurai soin de chasser les mouches.

Et muet, sans te déranger,
Captif des grâces de ta pose,
Je te regarderai manger
Des confitures à la rose...

DES SAGES

DANS le café maure, — immobiles
Et drapés de grands haillons blancs, —
On voit en passant des Kabyles
Assis ou couchés sur des bancs.

Ils vivent, sans quitter la natte
Où leur sagesse les cloua,
D'un peu de kouskous, d'une datte
Et de trois gouttes de calwa.

De lèvres en lèvres circule,
Nourrice du rêve flottant,
Une pipe où le haschisch brûle,
Et qu'un maigre Biskri leur tend.

Chacun, tirant une bouffée,
Sent plus d'infini sous son front,
Car la pipe noire est la fée
Du nirvâna vague et profond.

Tels, satisfaits de leur partage,
Usent leurs jours ces gens de bien
Qui, sans en penser davantage,
De l'aube au soir ne disent rien.

Cette idéale quiétude,
Contemtrice de l'accident,
Où n'atteignent que par l'étude
Les pâles fils de l'Occident;

Cette immobile indifférence
Où, parmi de croissants dégoûts,
L'expérience et la souffrance
Mènent les plus forts d'entre nous;

Cette paix divine où nos sages
Ne parviennent que dévastés,
Tous ces gueux aux calmes visages
Du premier coup y sont montés.

Et, tandis qu'en proie aux névroses,
Les philosophes de Paris,
Pour trop méditer sur les causes,
Sont laids, ridés et rabougris,

Ces loqueteux, — défi suprême, —
Qui semblent sans l'avoir cherché
Tenir le mot du grand problème,
Sont beaux par-dessus le marché!

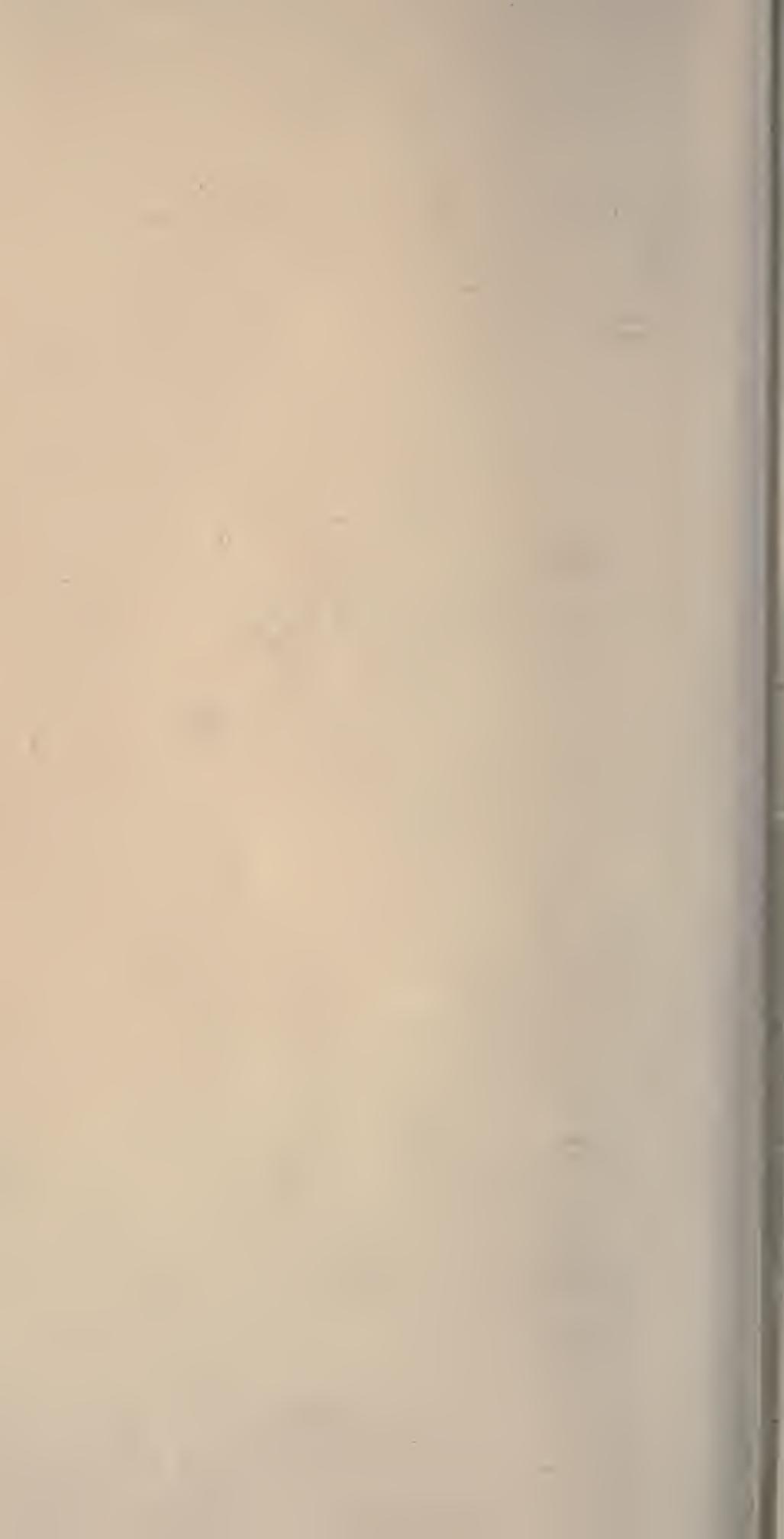
Alger, février 1881.





UNE MÉPRISE

A Charles de Pomairols.





VENDANGES

Nous vendangions tous deux, chérie ; et je dois dire
Que, distrait, j'oubliais aux ceps plus d'un raisin,
Car tes grands yeux si noirs grisent mieux que le vin,
Et mon cœur est en proie à ton profond sourire.

Ton regard confiant, où tu me laissais lire,
Me conseillait d'oser... J'essayais, mais en vain :
Sur ma lèvre hésitait encor le mot divin
Qui dit la douce peine et l'adoré martyr.

Tu me pris en pitié, chérie; et grâce à toi
Nous connûmes plus tôt l'inexprimable émoi
Des aveux, et leur trouble et leur douceur étrange...

L'hiver avait gelé les vignes du bon Dieu,
Et les gens se plaignaient de récolter si peu :
Moi, je n'ai jamais fait de si belle vendange!

SES YEUX

Au fond de ta prunelle noire
Si douce pour moi, quand tu veux,
Chère âme, j'ai lu ton histoire,
Ton enfance grave et sans jeux,

Le couvent, et la solitude
D'un cœur qui n'ose se livrer,
Et la sombre et chère habitude
De rêver seule et de pleurer,

L'angoisse de sentir sa plainte
Expirer dans l'isolement,
La soif d'être aimée et la crainte
D'aimer trop douloureusement...

O ma chère désespérée,
Ma belle aux rêves anxieux,
Je t'ai tout de suite adorée
Pour la tristesse de tes yeux.

LE COUVENT

LÀ, sur les têtes angéliques,
Sur les fronts aux fines pâleurs,
Passe le souffle des cantiques,
Comme la brise sur les fleurs.

Le cloître, et ses mélancolies,
Ses rêves, ses parfums d'encens,
Bercent les âmes amollies,
Inquiètes de leurs quinze ans.

Ces cœurs vierges qui, loin du monde,
Ne savent où se déverser,
Quel flot de tendresse profonde
S'y doit lentement amasser !

C'est du couvent, ô ma chérie,
Que te vient ce regard voilé,
Et cette grâce endolorie
Par où tu m'as ensorcelé...

A UNE RELIGIEUSE

O vénérable et sainte nonne,
Gloire et Lumière du couvent,
Mère Angélique, soyez bonne
Et confiez-moi votre enfant.

Oui, l'esprit du siècle me hante :
Mais elle n'en a point d'effroi.
Elle m'est douce et très clémente
Et veut bien venir avec moi.

Daignez m'écouter sans envie,
O Mère : ayons pour cher souci,
Vous son salut dans l'autre vie,
Moi son bonheur en celle-ci.

Dans ce monde où l'ombre s'épanche
Vous lui montrerez le chemin :
Derrière votre robe blanche,
Furtif, je baiserais sa main...

VERS POUR ÊTRE CHANTÉS

Je rêve aux baisers qui demeurent
Toujours.

SULLY PRUDHOMME.

LES plus belles fleurs se flétrissent;
Un souffle ternit leur velours.
— J'ai des tendresses qui fleurissent
Toujours.

Le soleil meurt sous le nuage,
L'ombre a de fidèles retours.
— Dans mon cœur luit ta douce image
Toujours.

Déjà la terre maternelle
Pâlit sous les soleils plus courts.
— Chère, à mes yeux tu seras belle
Toujours.



J E t'ai dit, dès le premier jour,
O chère âme, combien je t'aime.
Depuis lors, ta grâce est la même,
Et le même aussi mon amour.

Pour redire ma douce peine,
Je cherche en vain d'autres façons.
« Avec mon grand amour, dit Heine,
J'ai fait de petites chansons. »

Nous t'avons envoyé les nôtres,
Chère belle aux yeux de velours.
Si j'essayais d'en faire d'autres,
Ce seraient les mêmes toujours.

Car une goutte d'eau, maîtresse,
Peut refléter tout l'univers ;
Et l'infini de la tendresse
Tient tout entier dans quelques vers.

Mais mieux encore il se révèle
(Les mots sont si froids et si vieux !)
Dans la douceur toujours nouvelle
Des yeux enchaînés par les yeux...



HUGO, l'Ancêtre qui pardonne,
Le Prophète, le bon Géant,
A de sa plume d'or, mignonne,
Écrit ce quatrain malséant :

« Les vieillards grondent et reprochent,
Mais, ô jeunesse, il faut oser.
Deux sourires qui se rapprochent
Finissent par faire un baiser. »

Tandis que ta grâce m'attire
Et va serrant mon doux lien,
Défense est faite à mon sourire,
Hélas! de rejoindre le tien.

Sans cesse le désir farouche
Du baiser proche et défendu
Gonfle mon cœur, monte à ma bouche
Et s'arrête au bord, éperdu.

Tantale fut un heureux homme
Auprès de moi : ce qui tentait
Ses lèvres sèches, ce n'était
Que de l'eau claire et qu'une pomme...

MADRIGAL

A ses longs cils s'en vont se pendre
Mes désirs et mes désespoirs...
Je voudrais vous faire comprendre
A quel point ses beaux yeux sont noirs.

Les velours drus, d'un noir intense,
Dont maint coloriste habilla
Les reines de la Renaissance,
Roussiraient près de ces yeux-là.

Ces yeux, où l'ombre et la lumière
Cohabitent étrangement,
Sont comme le charbon de terre
Où dort, épars, le diamant.

Ces yeux sont noirs comme l'Érèbe,
Noirs comme les sphinx accroupis
Faits de marbre noir, qui, dans Thèbe,
Gardaient le seuil sacré d'Apis.

Ces yeux, que je vois d'une lieue,
Sont aussi noirs, en vérité,
Que la barbe de Barbe-Bleue,
Que la tombe, que le Léthé...

Mais une chose me rassure
Et berce encor mes désespoirs :
C'est que j'ai vu, je vous le jure,
Une âme blanche en ces yeux noirs.

DOUTE

J E ne sais pas (car tout le jour
Ses yeux clairs me hantent sans trêve)
Si c'est elle ou si c'est mon rêve
Que j'aime d'un si grand amour.

Parfois ma tendresse blessée
Saigne et s'effraie obscurément
D'un mot, d'un geste, qui dément
Son image en mon cœur tracée.

Et je sens chanceler ma foi :
Le tissu magique se brise
Du voile qui l'idéalise
Et que j'ai mis entre elle et moi.

Mais voilà que la chère belle
Me sourit : mes doutes s'en vont ;
Mon amour renaît plus profond,
Car un peu de remords s'y mêle.

Est-elle ce que je la fais?...
O cœur ennemi de toi-même,
Puisses-tu ne trouver jamais,
Pauvre cœur, le mot du problème!

LA LYRE D'ORPHÉE

QUAND Orphée eut perdu sa maîtresse à jamais,
Il dit : « Je chanterai, pour épuiser ma peine,
Un thrène harmonieux sur celle que j'aimais. »

Fuyant l'Hèbre fatal et sa rive inhumaine,
Au bois sombre, où parfois sonne un rugissement,
Il promenait les chants de la Lyre d'ébène.

Mais il sentait la plainte inégale au tourment.
Il cria : « L'Art est vain et ne saurait tout dire.
L'air qui vibre n'est rien, et la Muse nous ment. »

Il arracha d'un coup les trois fils de la Lyre,
Et, tandis qu'un suprême et déchirant accord
Éclate, et dans le bois mélancolique expire,

Il se coucha sur l'herbe et souhaita la mort.

* * *

Était-ce une déesse? était-ce un dieu? Mystère.
Une forme éthérée, un clair fantôme bleu,
On ne sait d'où venu, descendit sur la terre.

Il abattit son vol auprès du demi-dieu
Et, déployant sur lui ses ailes blanchissantes,
Ouvrit le sein d'Orphée avec son doigt de feu.

Alors, pour remplacer les trois cordes absentes,
Il lui tira du cœur trois fibres, — et soudain
Au Luth silencieux les fixa frémissantes.

Réveillant le poète, il lui mit à la main
La merveilleuse Lyre aux fils rouges et tièdes,
Et dit : « Joue à présent, maître, et va ton chemin ! »

A sa voix se leva le prince des Aèdes,
Et son Luth animé, plein de souffles ardents,
Si douloureusement vibra sous ses doigts raides,

Que les tigres rayés et les lions grondants
Le suivaient, attendris, et lui faisaient cortège,
Doux, avec des lambeaux de chair entre les dents.

Chœur monstrueux conduit par un divin Chorège !
Les grands pins, pour mieux voir l'étrange défilé,
En cadence inclinaient leurs fronts chargés de neige.

Les gouttes de son sang sur le Luth étoilé
Brillaient. Charmant sa peine au son des notes lentes,
L'Aède, fils du ciel, se sentit consolé :

Car tout son cœur chantait dans les cordes sanglantes.

A P R E S

I

TOMBEZ, tombez, ô feuilles mortes,
Et jonchez le pâle gazon.
Vent d'automne qui les emportes,
Murmure ta triste chanson.

Tombez, illusions meurtries,
Rêves qui me fûtes si doux.
Où s'en vont les feuilles flétries,
Rêves d'amour, envolez-vous...

Cet air-là se chante à la ronde
Depuis bien des siècles, je croi ;
Et ma plainte est à tout le monde,
Mais ma tristesse est bien à moi.

II

En septembre, un soir de vendange,
Ce caprice amer m'est venu.
Hélas ! je ne sais quoi d'étrange,
De violent et d'ingénu,

Charme complexe qui s'ignore,
M'avait près d'elle ensorcelé...
Le pressoir crie et tourne encore,
Et notre amour s'en est allé.

Est-ce ma faute ? Est-ce la sienne ?
Ce qui ne dut jamais finir
Est déjà de l'histoire ancienne,
Changeante au gré du souvenir.

M'a-t-elle, n'étant qu'une femme,
Trahi la première? Qui sait?
Pour moi, rien n'est clair dans ce drame,
Sinon le mal qu'elle m'a fait.

Au pays bleu qui nous invite,
Nous allions sans trop savoir où.
Nous nous sommes aimés trop vite,
Toi l'ignorante et moi le fou.

Longtemps solitaire et recluse,
Du jour où je te rencontrai,
Ton cœur novice, qui s'abuse,
Me prit pour l'amant désiré.

Je vis en toi, naïf encore,
Une détresse à secourir,
Tout un printemps à faire éclore,
Une âme d'enfant à pétrir...

Pour qu'un tel roman se prolonge,
Il y faudrait un trop grand cœur;
Et, pressentant la fin du songe,
Tous les deux nous avons eu peur.

III

Un jour, tu t'aperçus, en somme,
Que, d'auréole dépourvu,
Je n'étais rien qu'un bon jeune homme,
Et je vis que tu l'avais vu...

Certes le coup me fut sensible,
Mais je devais — j'en fus tenté —
Te reprendre au piège invisible
De ma patiente bonté;

T'apprendre, ô rêveuse obstinée,
A voir le monde comme il est,
Pour te plier, plus résignée,
Au réel toujours incomplet...

J'ai craint pour mes forcés trop brèves
Les engagements sans retours;
J'ai craint le lendemain des rêves
Et la vieillesse des amours;

J'ai craint tes sens, ô charmeresse,
L'énigme de tes yeux obscurs,
Les lâchetés de ma tendresse,
Hélas! et mes doutes futurs...

Masqué, tandis que mon cœur saigne,
D'une indifférence qui ment,
J'ai feuilleté mon vieux Montaigne,
Et j'ai souri superbement;

Et j'ai nié ma plaie intime,
Et j'ai fui tes yeux, sans savoir
Si je me sauve d'un abîme
Ou si je déserte un devoir...

IV

Eh bien! cela vaut mieux peut-être.
De ton cœur un moment conquis,
Chère enfant, je n'ai pu connaître
Que ce qu'il a de plus exquis.

J'ai, craintif et frôlant à peine
La fleur au fragile satin,
Respiré sa première haleine,
Ses parfums légers du matin.

A froisser ses tendres pétales
Lourdement, d'un baiser trop chaud,
L'odeur, sous des lèvres brutales,
D'abord s'exalte, et meurt bientôt.

J'en ai redouté l'aventure.
Je savais qu'on n'a rien trouvé
De mieux, sur cette terre impure,
Qu'un bel amour inachevé.

Je garde la fierté secrète
D'avoir, éphémère vainqueur,
Ému ta candeur inquiète
Et, le premier, rempli ton cœur.

De l'oublier, je t'en défie !
Rien ne saurait plus effacer
Mon passage à travers ta vie,
Et cela me plaît à penser...

V

Rêve de curieux qu'attire
La nouveauté d'un sentiment,
Qui s'y brûle pour le décrire,
Sans trop songer au dénoûment;

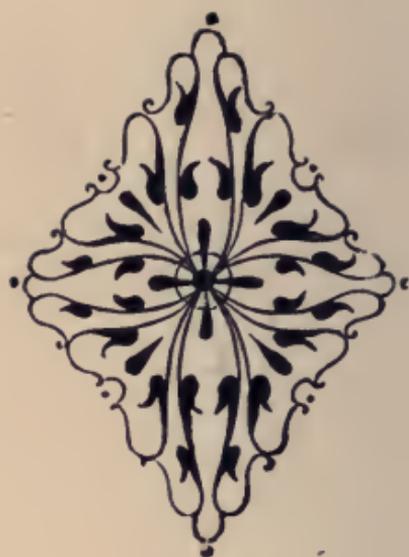
Rêve de vierge inconsciente
En qui s'éveille le désir,
Et dont la soif impatiente
N'a pas eu le temps de choisir :

Feu de paille, vois-tu, ma chère,
Feu de paille que nos amours !
Pourtant, sous leur cendre légère,
Malgré l'exil, malgré les jours,

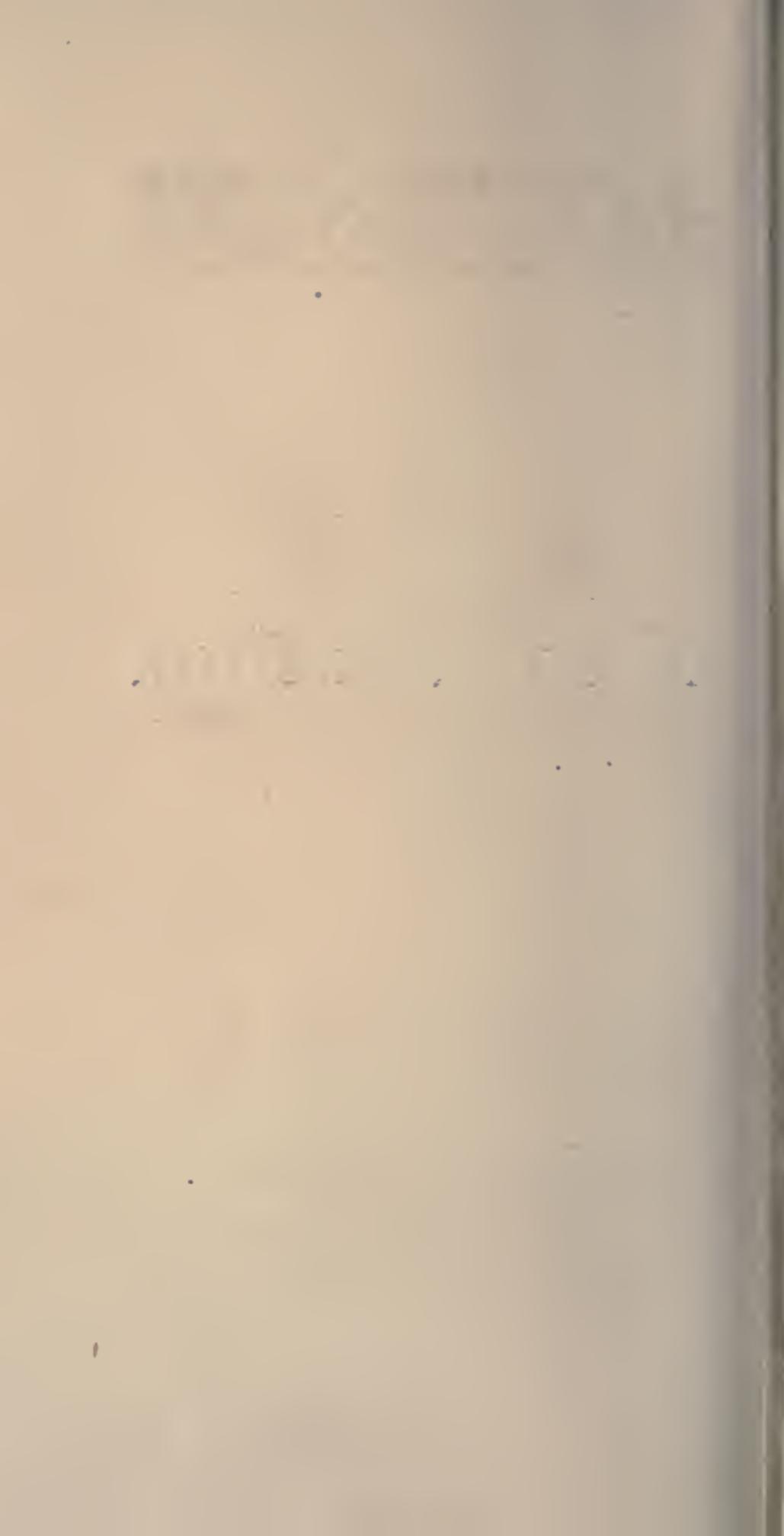
Reste-t-il pas une étincelle ?
Que sait-on ? Si je remuais ?
C'est donc fini, mon infidèle ?
C'est fini, fini pour jamais ?

Mon cœur sombre, où je ne vois goutte,
A des replis connus de Dieu.
Tu ne peux être à moi sans doute,
Mais je ne puis te dire adieu.





AU JOUR LE JOUR





LA

VENGEANCE DE POLYPHÈME

I

OR, ceci se passait aux premiers jours du monde.
Polyphémus aimait Galatée la blonde,
Qui pour le jeune Acis allait se consumant.

Le Cyclope cachait, sous l'embroussaillement
D'un sourcil âpre, un œil qu'un feu glauque illumine,
Œil unique, aussi rond qu'un bouclier d'Égine.

Des muscles tortueux sur ses membres massifs
S'entre-croisaient. Le soir, errant par les récifs,
Sous son pied large et lourd craquaient les coquillages.
Habitant des forêts, la couche de feuillages
Où gémissait la nuit son amour sans sommeil,
Pour le montrer plus fauve aux clartés du soleil,
Entremêlait aux poils buissonneux de son torse
De longs brins d'herbe sèche et des lambeaux d'écorce.
Il était mal peigné, monstrueux, et fort laid.

Or Galatée était blanche comme du lait :
Son doux mal la faisait plus charmante et plus pâle.
Le berger ressemblait, tout doré par le hâle,
A Phébus, dans le temps qu'il menait les agneaux :
Et c'est pourquoi la nymphe aux blondissants anneaux
Adorait le beau pâtre à la crinière brune.

Cependant Polyphème, un soir, au clair de lune,
Rencontra Galatée au détour d'un sentier
Et, tout tremblant, osa pourtant lui confier
Qu'il l'aimait grandement et qu'elle était bien belle.
Honteux, il bégayait comme un enfant ; mais elle,
Sur le monstre éploré fixant un œil malin,
S'écria tout à coup : « Bons dieux ! qu'il est vilain ! »
(A quoi le malheureux Géant ne sut que dire)
Et disparut, légère, en éclatant de rire.

II

Joie et clartés ! C'était un matin de printemps ;
Un vent lourd de parfums berçait les bois flottants
Et soufflait dans les nids une douce démence.
Épanouie ainsi qu'une corbeille immense,
La Sicile, embaumée et joyeuse au réveil,
Riait sous les baisers lumineux du soleil.
Mais, seul, le noir Cyclope à l'âme endolorie
Errait, d'un pied pesant, dans la forêt fleurie
Qui largement ondule aux flancs du mont Etna.
Le colosse pensif, qu'Éros époinçonna,
Tandis qu'autour de lui tout chante et tout verdoie,
Reste sombre, et maudit l'universelle joie.

Il allait au hasard, lent et désespéré,
Quand, derrière la verte épaisseur d'un fourré,
Parmi des gazouillis d'oiseaux, il crut entendre
Des mots d'amour rythmés d'une voix molle et tendre
Que des baisers sans fin arrêtaient dans leur vol
Et que couvrait là-haut l'hymne du rossignol.
D'une main anxieuse il écarta les branches

Et découvrit, pareils aux divinités blanches,
Enlacés, dans les fleurs et l'herbe haute assis,
La nymphe Galatée et le berger Acis.

Tant de feuillage et tant d'oubli les enveloppe,
Hélas ! qu'ils n'ont point vu s'approcher le Cyclope.

Polyphème devint livide. Un long frisson
Émut son vaste corps de terrible façon ;
Un éclair traversa son œil rond qui s'allume,
Et, comme le marteau sous qui sonne l'enclume,
Son sang pressé battit ses tempes à grands coups.
Une haine infinie emplit son cœur jaloux.
Il regagne aussitôt la montagne prochaine,
En arrache un rocher qu'il emporte sans peine,
Revient à pas muets, s'arrête, et, se dressant,
Sur les deux fronts penchés du couple adolescent
Laisse tomber soudain la masse épouvantable.
Horreur ! un cri de mort éclate, lamentable,
Cri des amants au sein de leur rêve broyés,
Que le roc ténébreux recouvre tout entiers.
La terre a retenti de sa chute sonore ;
Les oiseaux, qui chantaient la chanson de l'aurore,
Ont d'un vol effaré fui le lieu criminel.

Tout redevient muet dans le bois solennel.

Polyphème riait... Mais lorsque, sur la mousse,
Parmi l'herbe et les fleurs qu'un flot rouge éclabousse,
Comme sous le pressoir coule le vin nouveau,
Le sang, sous le rocher, jaillit en long ruisseau
Du noir écrasement des deux charmantes têtes,
Faible, et sentant fléchir ses fureurs satisfaites,
Pâle de voir les fleurs voisines s'empourprer,
Il s'assit sur la pierre et se mit à pleurer.

A UNE PETITE FILLE

T ON regard si clair et si noir
Qui déjà me trouble et m'invite,
Ta jeune mère a dû l'avoir
Quand elle était toute petite.

Lorsque tu fais la moue un peu,
Ta bouche est gravement jolie,
Comme celle de l'Enfant-Dieu
Chez les vieux maîtres d'Italie.

Cette bouche au ferme contour,
D'une grâce presque sévère,
Petite Reine, chère Amour,
Te fait ressembler à ta mère.

Ton nez ressemble au sien, pour sûr,
Autant qu'il peut, et l'on devine
Qu'il en aura le profil pur
Et la courbure sarrasine.

Salut à ton joyeux matin !
Ses promesses seront fidèles ;
Et dans ton visage enfantin
Flottent les grâces maternelles...

Quand tu te promènes l'hiver,
S'il fait froid, si la bise souffle,
Ta mère d'un châle bleu-clair
Jusqu'aux oreilles t'emmitoufle.

Ce petit châle aux plis moelleux,
Dont la frange au vent s'éparpille,
Serrait son flanc souple et frileux
Au temps qu'elle était jeune fille...

Or, sais-tu maintenant pourquoi
Je t'aime si fort, ô fillette,
Et tiens souvent fixé sur toi
Ce long regard qui t'inquiète?

Sais-tu pourquoi je suis ici
Te couvant des yeux quand tu joues,
Et pourquoi je t'embrasse ainsi
Violemment, à pleines joues?...

LA LOIRE

A M. L. Metgé.

LA Loire est une femme. Amoureuse et pâmée,
— Blonde peu sûre, aux longs sommeils, aux réveils fous, —
Sa câline langueur dort sur les sables roux
Et baise les contours de sa rive charmée.

La Loire est une reine, et les rois l'ont aimée :
Sur ses cheveux d'azur ils ont posé, jaloux,
Des châteaux ciselés ainsi que des bijoux ;
Et de ces grands joyaux sa couronne est formée.

Vous passez votre vie, ô peupliers tremblants,
A la voir s'égarer en détours nonchalants,
Muette, énigmatique, et souple, et lente, et bleue...

Tels, éternellement debout sur le chemin
D'une reine, deux rangs d'estafiers, pique en main,
Regardent fuir en serpentant sa robe à queue...

Tavers, septembre 1880.

PATER NOSTER

O Dieu, Bonté suprême éparse dans les choses,
Ressort mystérieux du monde en mouvement,
O dernière des Fins et première des Causes,
Raison d'être du Tout, qu'en vain le Mal dément ;

Soleil intérieur qui par moments te lèves
Dans le cœur apaisé du sage ou du chrétien ;
Dieu qui souris au fond de mes plus nobles rêves,
Absent quand je fais mal, présent quand je fais bien ;

Dieu sensible, — et caché d'impénétrables voiles, —
Que révèle parfois l'hymne éclatant des cieux,
Et qu'à défaut du ciel, des flots et des étoiles,
Trahit la conscience aux cris impérieux ;

O Force des martyrs et Pureté des vierges,
Idéal des songeurs, — Dieu si près, et si loin, —
Devant qui nos vertus brûlent comme des cierges ;
Dieu juste en qui je crois, puisque j'en ai besoin !

Démiurge, premier Moteur, Être suprême,
Loi du monde moral, Absolu conscient...
Le Dieu qu'on définit vaut-il le Dieu qu'on aime ?
Le malheureux, Seigneur, te démontre en priant.

Dieu vrai, de quelque nom que l'univers te nomme,
Qu'en dépit du savant inflexible ou moqueur,
L'homme faible et mortel, hélas ! n'étant qu'un homme,
Réduit à la mesure étroite de son cœur,

Pour mieux te concevoir, nous te donnons une âme,
Et la tienne est lumière et la nôtre est lueur ;
Je suis pour toi ce qu'est l'étincelle à la flamme,
O Dieu semblable à moi, Père plein de douceur.

L'homme simple de cœur te crée à son image
Et te voue un amour candide et filial.
Ainsi, je veux t'offrir mes jours comme un hommage,
Dieu mon proche voisin, accessible Idéal!

Je veux, Dieu familier que compose le juste
Avec tout ce que l'homme a de meilleur en soi,
Prendre, rythmant ma vie ainsi qu'un hymne auguste,
Ta volonté pour règle et ta beauté pour loi.

Et si ta volonté n'est au fond que la mienne,
Si ta beauté, Seigneur, gît toute en mon cerveau,
Mon rêve m'est sacré, pourvu qu'il me soutienne
En prêtant au Devoir un ascendant nouveau.

Je veux suivre ta route et vivre en ta lumière
Comme si tes regards, Seigneur, pouvaient me voir,
Et je veux à tes pieds répandre ma prière
Comme si tu pouvais m'entendre et t'émouvoir.

Si, soigneux artisan et copiste fidèle,
Je retrace en mon cœur quelque chose de toi,
Si mon œuvre d'un jour ne ment pas au modèle,
Roi de la conscience, ô mon Dieu, souris-moi.

Si, dans un mètre pur liant les mots sonores,
Je chante l'univers où tu t'es reflété,
Et l'amour, plus divin qu'un ciel semé d'aurores,
Inspire mon cantique, ô Dieu de la beauté!

Si, tout m'apparaissant par le côté de l'ombre,
Je m'écrie : « Oh ! mourir, ou n'être jamais né ! »
Si l'âpre désespoir surgit dans mon cœur sombre,
Berce, endors, doux Seigneur, ce cœur abandonné.

Si jamais, âme en fleur d'un beau corps habitante,
Une vierge m'enchaîne à ses yeux de velours,
Dieu du très doux Spencer, de Pétrarque et de Dante,
Incline-la vers moi, Roi des saintes amours...

1877.

COPA SYRISCA

Virgile.

LA mitre orientale au front,
Syrisca devant la taverne,
Clignant ses yeux d'un noir profond,
Danse, ivre d'un douteux falerne.

Sa hanche au rythme de ses pieds
Roule sous sa jupe à paillettes,
Et sur ses coudes repliés
Claquent les longues castagnettes.

« Voyageurs las, entrez ici.
Le soleil fait flamber la rue.
Plutôt que haleter ainsi,
Venez boire sur l'herbe drue.

« Entrez. Nous avons des bosquets,
De vertes tonnelles bien closes;
Nous donnons pour rien des bouquets
De jasmains, de lis et de roses.

« Sous l'ombrage, un musicien
Enfle ses pipeaux d'Arcadie,
Et le tympanon phrygien
Accompagne la mélodie,

« Tandis qu'au fond de ces retraits,
Sous la grotte où grimpe le lierre,
Une source avec un bruit frais
Clapote dans l'auge de pierre.

« Entrez, entrez. Un vin de choix,
Mûrissant pour vos seigneuries,
Dans un baril enduit de poix
Attend les longues buveries.

« Pour votre argent vous trouverez,
Sans trop grossir votre dépense,
Des concombres démesurés
Dont le soleil jaunit la panse ;

« Et sur des éclisses de joncs
(Bien délicats ceux qu'ils dégoûtent!),
Blancs comme la neige et tout ronds,
De larges fromages dégouttent.

« Voici, dans des paniers d'osier
Mieux fleurants que des cassolettes,
Les fruits pourpres du framboisier,
De belles prunes violettes,

« Des raisins où l'on voit encor
Briller les perles des nuits fraîches,
De longues poires couleur d'or,
Et le duvet rose des pêches.

« Au seuil du clos luxuriant,
Pour le garder de la maraude,
Veille un Priape méfiant,
Hostile au vagabond qui rôde.

« On a taillé ce dieu bourru
A coups de hache dans un chêne ;
Et son ventre, où la mousse a crû,
Sort du tronc comme d'une gaine.

« Entrez d'un courage assuré,
Bonnes gens : n'ayez peur qu'il bouge.
Il n'est pas terrible, malgré
Sa lance énorme peinte en rouge.

« Entrez. Le soleil inhumain
De ses sagettes verticales
Crible les arbres du chemin,
Poudreux et vibrants de cigales.

« Entrez, buveurs très précieux.
Les servantes sont peu sévères ;
Et l'amour vous rit dans leurs yeux,
Et l'oubli vous rit dans les verres.

« Elles cèdent, disant nenni,
Et leur vertu n'a rien de brusque...
Ce sont baisers à l'infini,
Sonnant le soir sous la lambrusque.

« Loin, loin d'ici les raisonneurs,
Les sages aux faces jaunies !
Vieux Romains et Catons gêneurs
N'ont que faire en nos compagnies.

« L'homme est en proie à mille soins ;
Tout fuit, tout meurt, tout se délie...
Mais ce qui trompe encor le moins,
C'est ce qui passe pour folie.

« Dans la tombe, où nous irons tous,
S'endort-on ? ou si l'on s'éveille ?
Qu'importe ? — « Vivez, hâtez-vous ! »
Dit la Mort nous tirant l'oreille... »

A UN GRAND-PÈRE

LA petite Jeanne est un ange
Ayant pour ailes des rubans.
Entre leurs nœuds rouges, flambants,
Cette reine attend qu'on la mange.

Elle chante, gazouille et rit,
Et dit vaguement mille choses.
Elle observe, elle a de l'esprit
Jusqu'au bout de ses dix doigts roses.

Et son grand-père, que j'absous,
Dissimule en vain son extase.
Tandis que « la merveille » jase,
Furtif, il admire en dessous

Ses yeux bleus comme les pervenches,
Ses yeux clairs et divins, ses yeux
Pareils à deux bluets très bleus
Dans un bouquet de roses blanches.

O NATA MECUM

Horace.

VÉNÉRABLE amie, antique bouteille,
Bouteille au flanc noir, fille de la treille
Qui tord sur mon toit de souples arceaux,
Notre âge est pareil, car je vins au monde
Et Bacchus entra dans ta panse ronde
L'année où Manlie avait les faisceaux.

Çà, qu'apportes-tu dans ton ventre auguste ?
Large éclat de rire et gaité robuste
Pour illuminer le libre festin ?

Chansons et baisers? amoureuses rixes?
Contes et gabets d'ivrognes prolixes?
Propos saupoudrés de gros sel latin?

Mécène est chez moi : le moment est grave.
Viens, chère bouteille, et quitte la cave
Où tu mûrissais loin de tout regard.
Ton vin a perdu son bouquet trop rude,
Et coule tout plein de mansuétude
Comme les discours d'un calme vieillard.

Mécène, imprégné de sagesse antique,
N'a point de mépris pour le vieux massique.
Moins en eut encor l'austère Caton :
Chez nos bons aïeux sa vertu prônée,
Parfois rougeoyante, émerillonnée,
Au combat des pots s'échauffa, dit-on.

Ouvre, ô vin disert, les âmes des sages!
Qu'est l'argent poli? Miroir des visages.
Et le vin vermeil? Miroir des esprits.
(La comparaison est de source grecque.)
Sois frais au gosier comme une pastèque,
Et plus chaud au cœur qu'un baiser surpris!

*A UNE PETITE FILLE**QUI FAISAIT DES « PROSES »*

LES autres enfants pour joujoux
Ont les jolis petits cailloux
Qu'ils ont ramassés sur la grève :
Elle, ce sont de jolis mots,
Plus colorés que des émaux,
Qu'elle rassemble comme en rêve.

Les autres enfants pour jouets
N'ont que des cerceaux ou des fouets,
Un tambour, un polichinelle :

Elle a, je ne sais où, dans l'air,
Une lyre qui sonne clair
Et qui ne chante que pour elle.

Comme des prélats, mitre au front,
Interrogent d'un air profond
Quelque petite chevrière
A qui la Madone a parlé
Un soir qu'en un val reculé
Elle récitait sa prière,

Tels les vieux rimeurs pleins de foi
Sentent qu'un dieu réside en toi
Et, penchant leur tête chenue,
Te vénèrent en souriant
Et font fête à ton orient,
O Parnassienne ingénue !

En retour de ton chant si frais
Dont la Nature fit les frais,
O bambine qui fais des « proses »
Comme l'oiseau dit sa chanson,
Comme les roses sentent bon,
Comme un rosier porte des roses,

Nous voudrions t'offrir — cadeaux
Dignes des lointains mikados —
Autant de rubis, d'améthystes
Et d'émeraudes aux yeux verts
Qu'en sertit dans l'or de ses vers
Le prince de nos sonnettistes.

Paris, 1885.

A SULLY PRUDHOMME

Vous dont les vers ont des caresses
Pour nos chagrins les plus secrets,
Qui dites les subtils regrets
Et chantez les vaines tendresses,

O clairvoyant consolateur,
Ceux à qui votre muse aimée
A dit leur souffrance innommée
Et révélé leur propre cœur ;

Et ceux encore, ô sage, ô maître,
A qui vous avez enseigné
L'orgueil tranquille et résigné
Qui suit le tourment de connaître;

Tous ceux dont vous avez un jour
Éclairé l'obscur pensée
Ou secouru l'âme blessée,
Vous doivent bien quelque retour.

Poète des douleurs intimes,
Magicien cher entre tous,
Pour ceux qui n'ont connu de vous
Que l'enchantement de vos rimes,

Pour ceux qui vous aiment tout bas
(Soit mon audace pardonnée !)
Moi je viens, puisqu'ils n'osent pas,
Vous souhaiter la bonne année.

1^{er} janvier 1881.



TABLE

25 5 27



TABLE

LES MÉDAILLONS

AU LECTEUR	5
----------------------	---

I. — PUELLÆ

Phthisica	7
Mammosa	9
Modesta	11
Nigra	13
Orphana	15
Litterata	17
Severa	19
Monacha	21

Galla.	23
Britanna.	25
Hispaña.	27
Parisia.	29
Lusca.	31
Dea.	33

II. — PUELLA

Prévoyance.	37
Le Don Juan intime.	39
Inquiétude.	44
Cristallisation.	48
La cruelle Couturière.	52
Musica.	56
Rencontre.	58
Son Châle bleu.	60
Dernière Rencontre.	63

III. — RISUS RERUM

Mon Pays.	69
A ma Fenêtre.	71
Le Ru.	73
Les Fleurs du Port.	80
Les Mouettes.	82
Élégie verte.	87
Sonnerie sur un Rythme de Rutebeuf.	91
Ballade de l'Arbre de Noël (au cercle Franklin, 1878).	94
Ballade sur des Yeux.	96
Femina.	99

A mon Chat.	101
La Vengeance de Vulcain.	103

IV. — LARES

LES MORALISTES FRANÇAIS.	117
I. L'Auteur de l'Imitation	117
II. Montaigne.	119
III. Pascal.	121
IV. La Rochefoucauld.	123
<i>Correctif.</i>	125
V. La Bruyère.	127
VI. Vauvenargues.	129
VII. Joubert	131
QUELQUES AUTRES	133
VIII. Rabelais.	133
IX. Descartes.	135
X. Bossuet	137
XI. Fénelon	139
XII. Madame de Sévigné.	141
XIII. Corneille.	143
XIV. Racine.	145
XV. Boileau	147
XVI. La Fontaine	149
XVII. Molière	151
Candide.	156
Plus que double ballade des Poètes vivants en l'an 1878.	162
Spleen	166

 PETITES ORIENTALES

Nostalgie.	171
Jour d'Été.	174
Dans la Kasbah	176
Danse de Nègres.	183
A une Mauresque	186
Le Narghilé.	188
En fumant.	190
Midi	192
Les petits Biskris	194
Noce Juive	196
Le Désert.	199
Les Ouleds-Naïl.	201
A P***.	205
Des Sages.	207

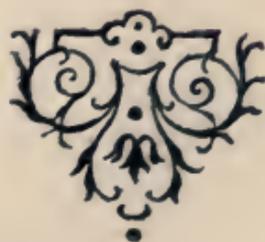
UNE MÉPRISE

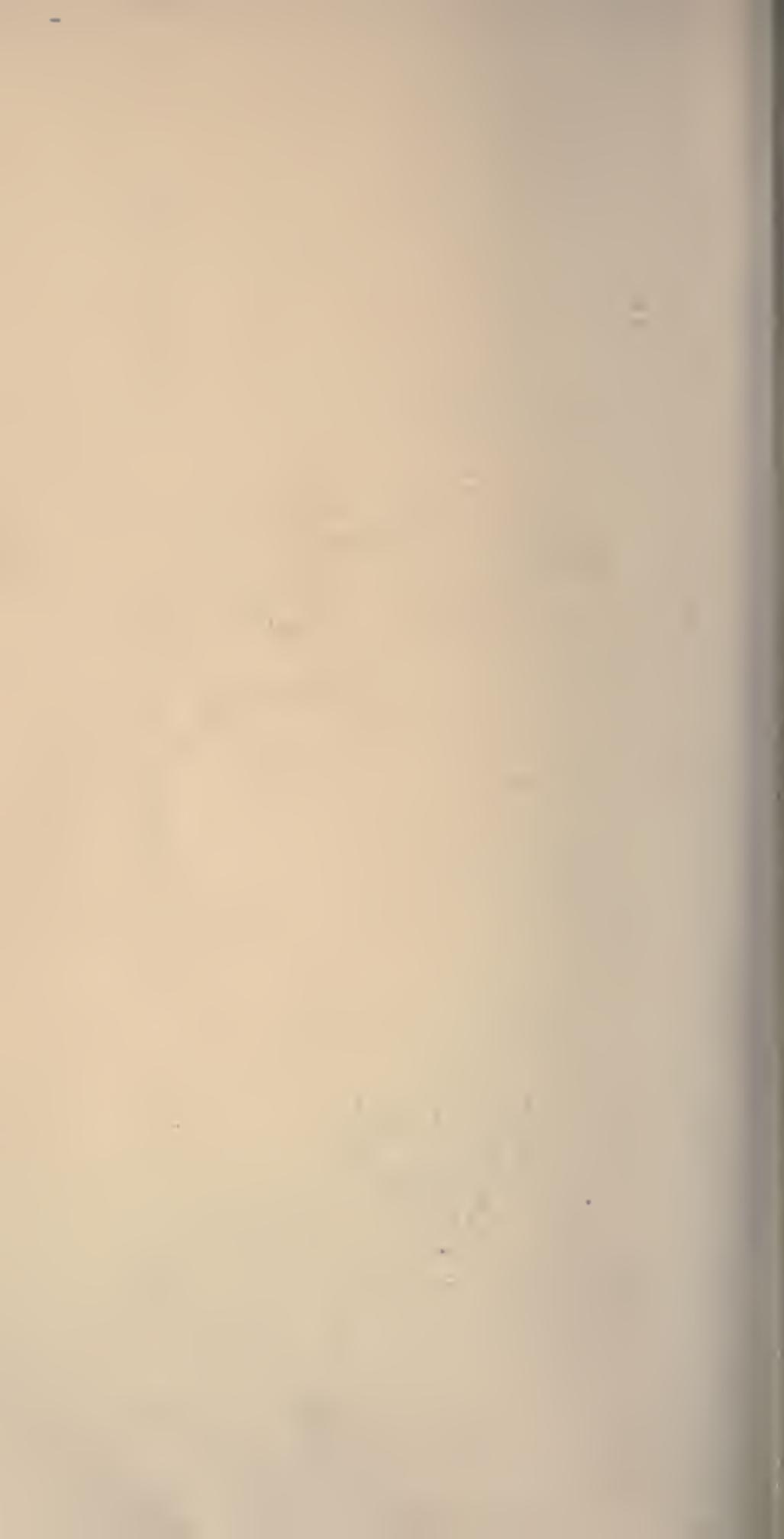
Vendanges	213
Ses Yeux.	215
Le Couvent.	217
A une Religieuse.	219
Vers pour être chantés.	221
<i>Je l'ai dit, dès le premier jour.</i>	223

<i>Hugo, l'Ancêtre qui pardonne.</i>	225
Madrigal	227
Doute	229
La Lyre d'Orphée	231
Après.	234

AU JOUR LE JOUR

La Vengeance de Polyphème.	245
A une petite Fille	250
La Loire	253
Pater noster.	255
Copa Syrisca	259
A un Grand-Père.	264
O nata mecum.	266
A une petite Fille qui faisait des « proses »	268
A Sully Prudhomme	271





Achevé d'imprimer

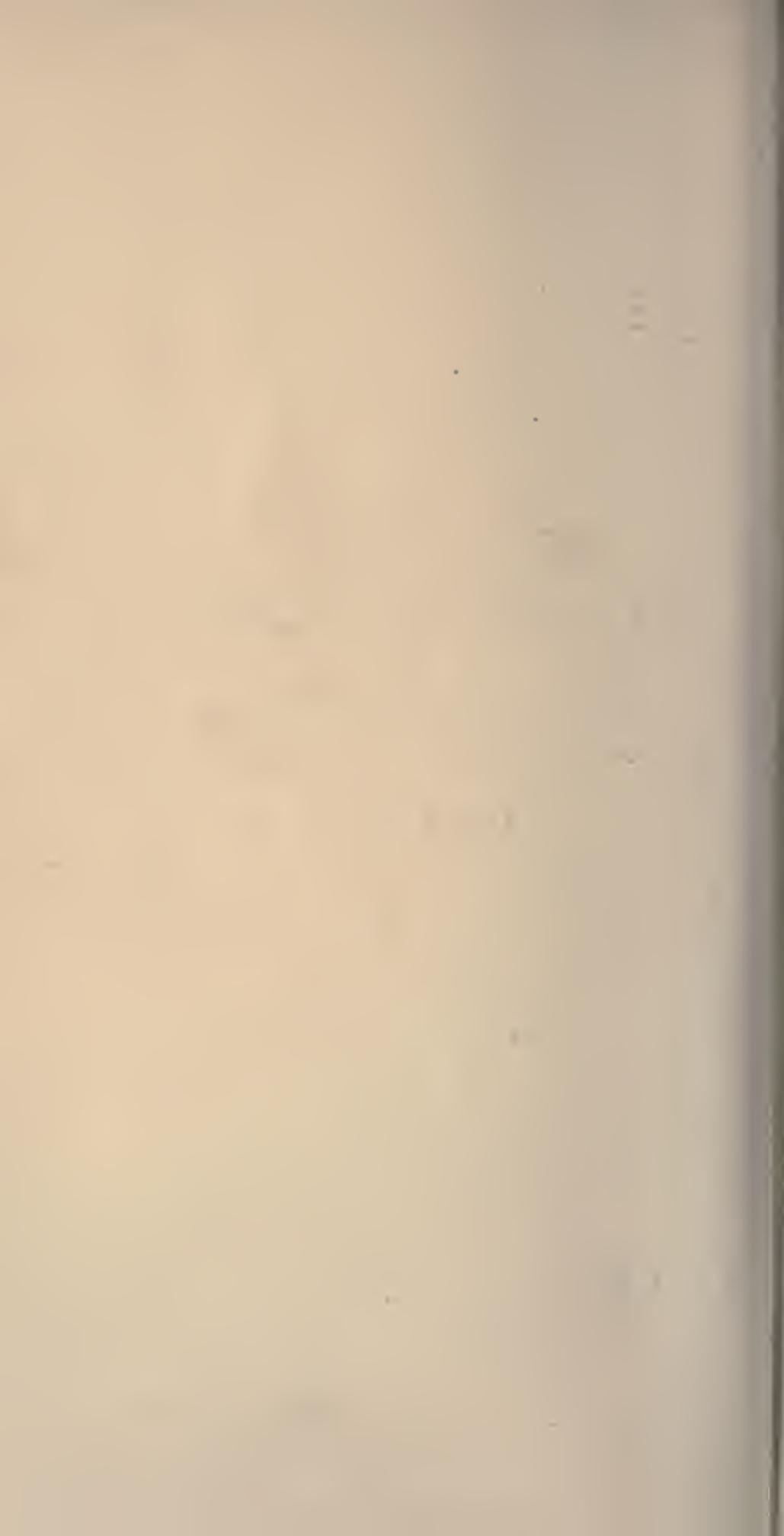
le vingt-cinq août mil huit cent quatre-vingt-seize

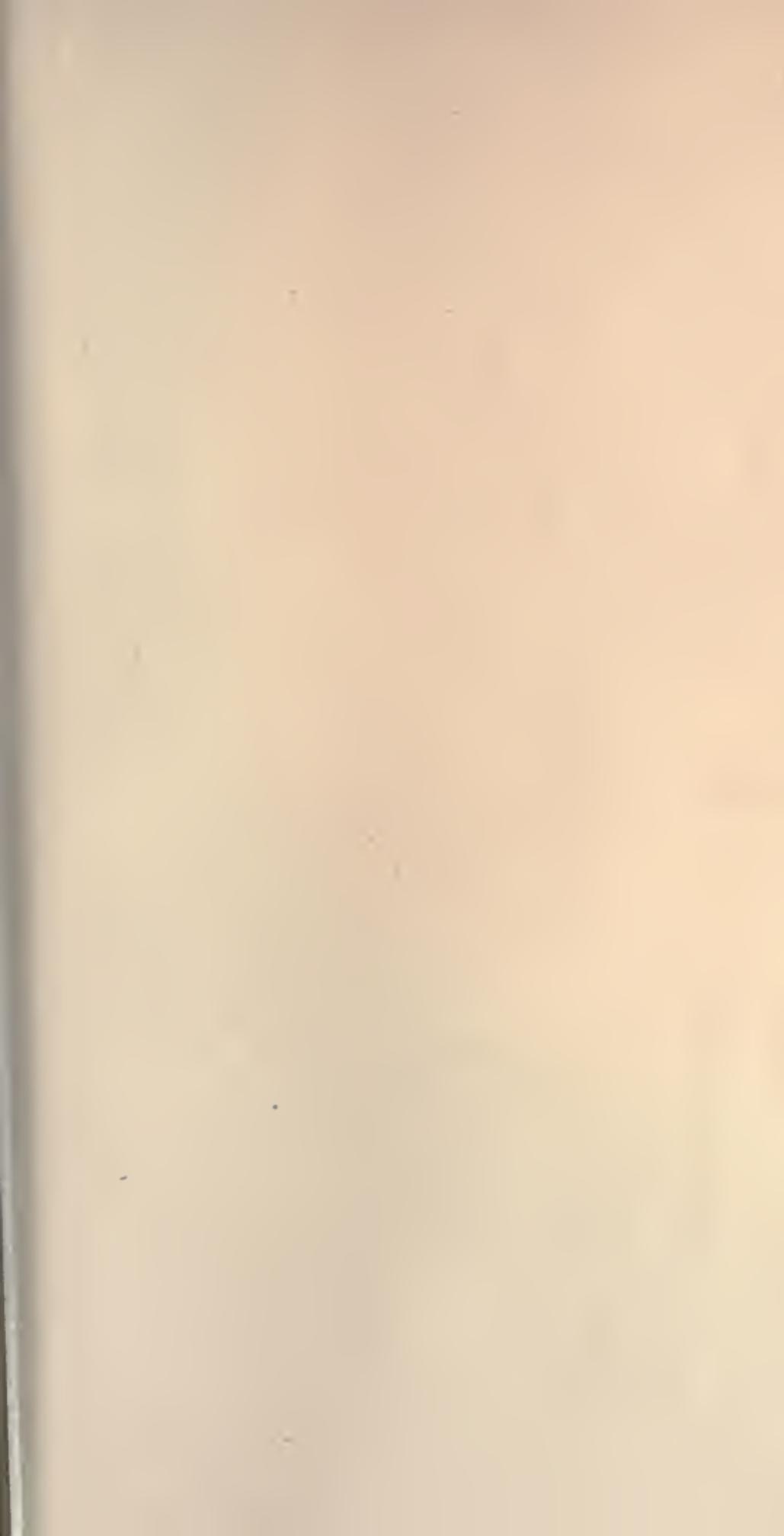
PAR

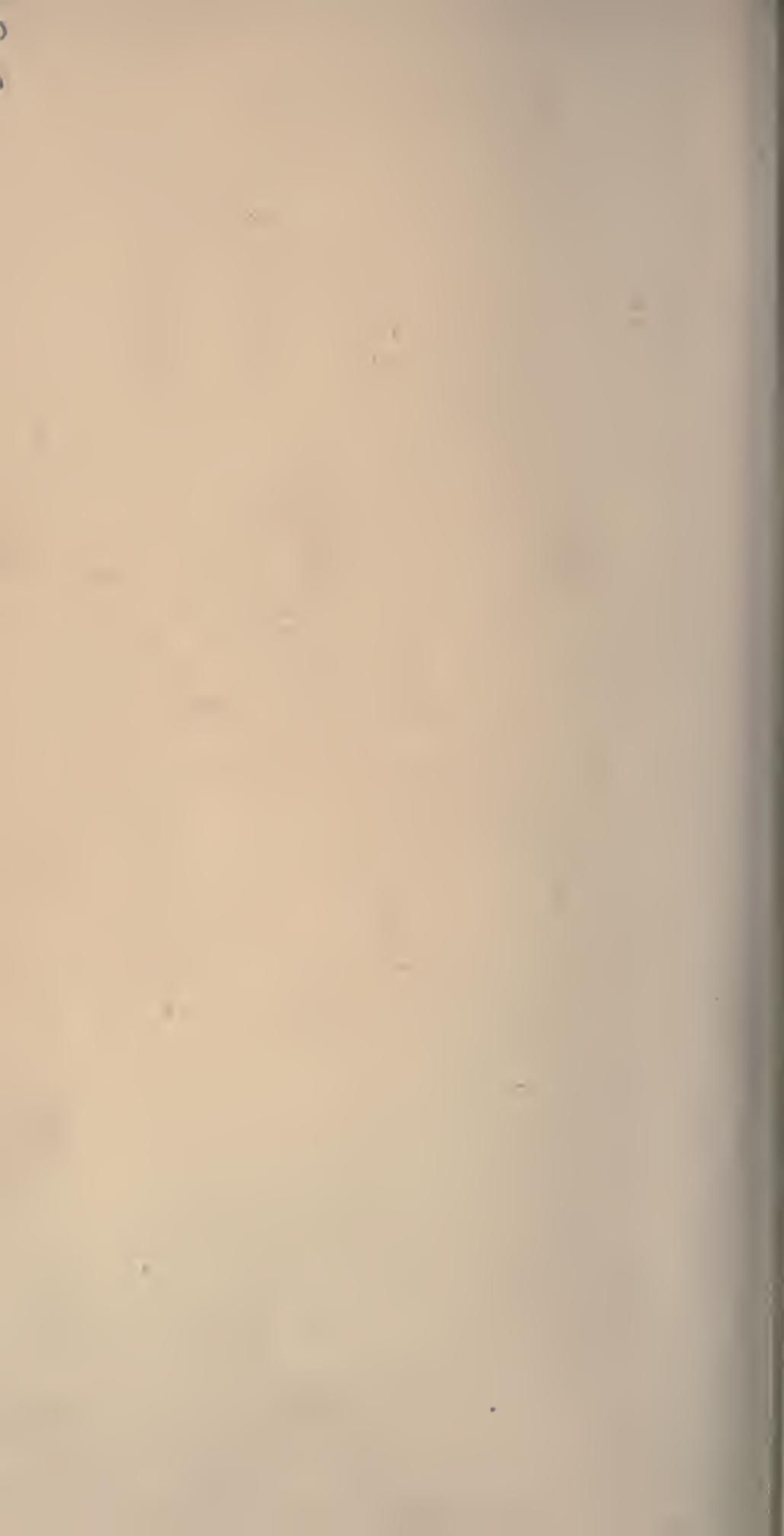
ALPHONSE LEMERRE

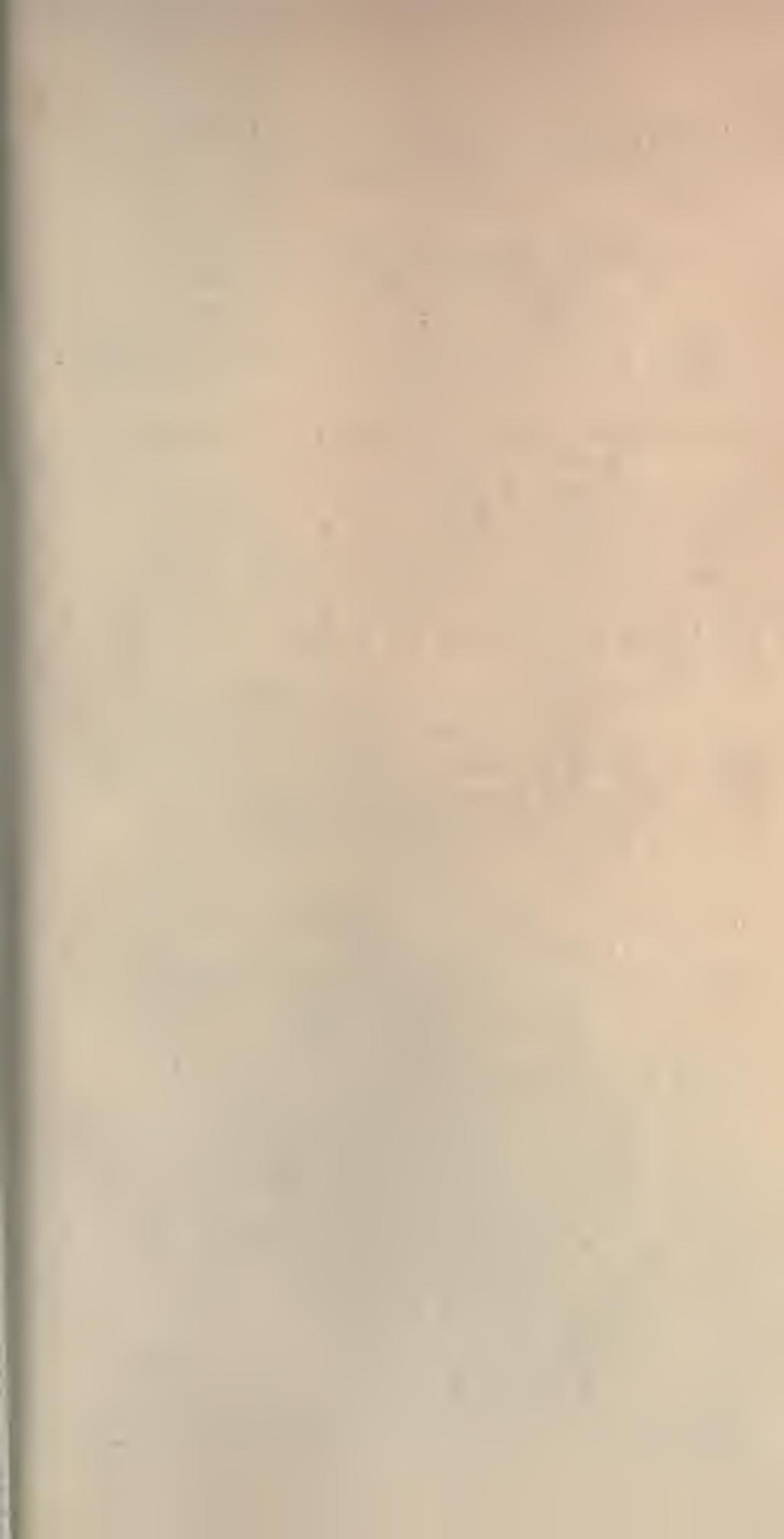
25, RUE DES GRANDS-AUGUSTINS, 25

A PARIS









PETITE BIBLIOTHÈQUE LITTÉRAIRE
(AUTEURS CONTEMPORAINS)

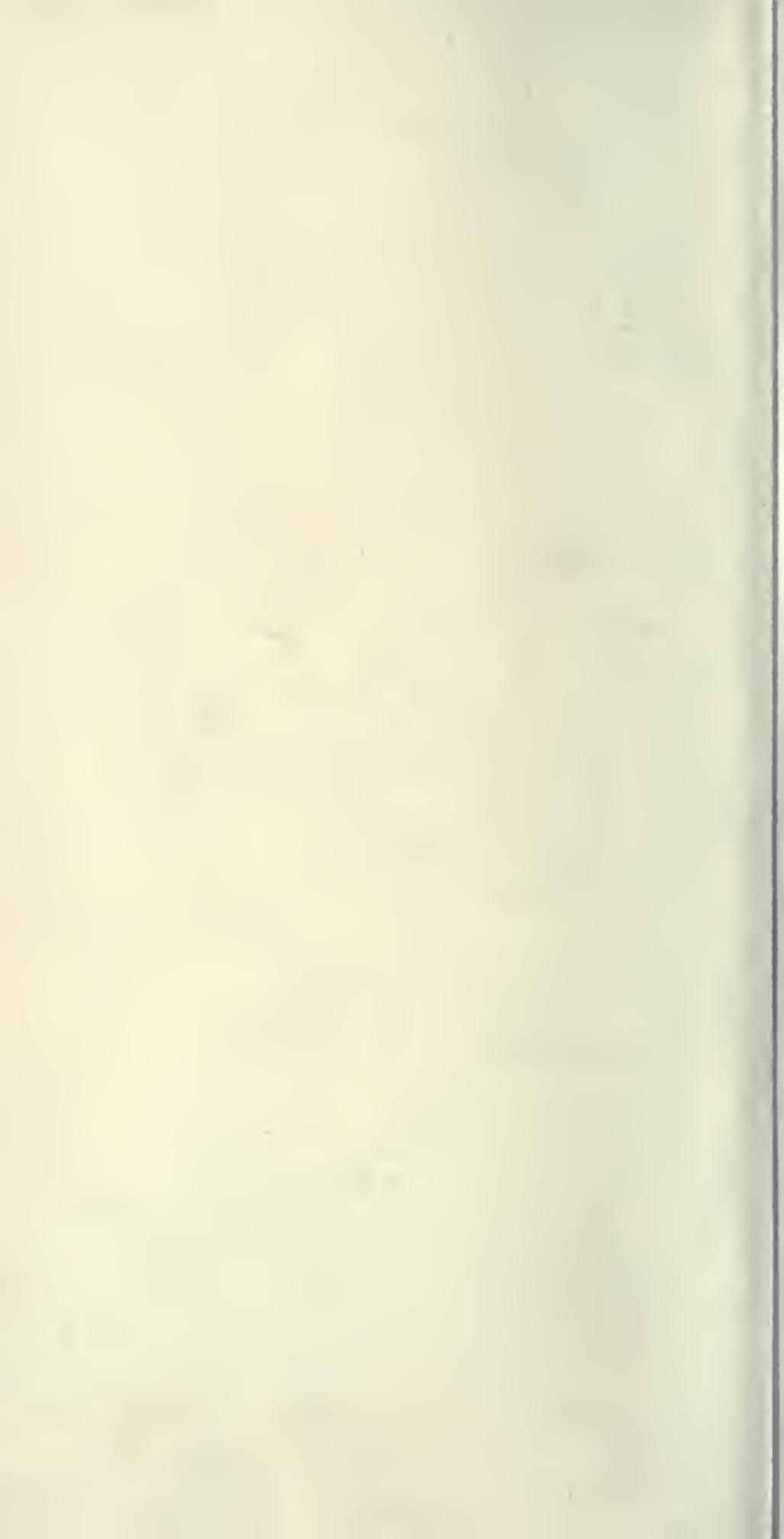
Volumes petit in-12 (format des Elzévir)
imprimés sur papier vélin teinté

Chaque volume : 5 francs ou 6 francs

Chaque œuvre est ornée d'un portrait gravé à l'eau-forte.

LÉON GOZLAN. <i>Aristide Froissard</i> . 1 vol. avec portrait.	6 fr
— <i>Nouvelles</i> . 1 vol.	6 fr
ÉDOUARD GRENIER. <i>Petits Poèmes</i> . — <i>Poèmes dramatiques</i> . 1 vol. avec portrait.	6 fr
— <i>Amicis</i> . — <i>La Mort du président Lincoln</i> . — <i>Séméia</i> . — <i>Marcel</i> . 1 vol.	6 fr
JOSÉ-MARIA DE HEREDIA. <i>Les Trophées</i> . 1 vol. avec portrait.	6 fr
PAUL HERVIEU. <i>Diogène le Chien</i> . — <i>L'Esquimau</i> . — <i>Argile de Femme</i> , etc. 1 vol. av. portrait.	6 fr
VICTOR HUGO. <i>Poésies</i> . 17 volumes. Chaque vol.	6 fr
— <i>Théâtre</i> . 4 volumes. Chaque volume	6 fr
— <i>Notre-Dame de Paris</i> . 2 volumes.	12 fr
AUGUSTE LACAUSSE. <i>Poésies</i> . <i>Les Épaves</i> . 1 vol. avec portrait.	6 fr
G. LAFENESTRE. <i>Poésies (1864-1874)</i> . 1 vol. avec portrait	6 fr
LAMARTINE. <i>Œuvres en 14 volumes</i> . Chaque vol.	6 fr
— Tirage sur papier vergé à 500 exemplaires. Chaque volume	6 fr
VICTOR DE LAPRADE. <i>Psyché</i> . <i>Odes</i> . <i>Harmodius</i> . 1 vol. avec portrait	6 fr
— <i>Les Symphonies</i> . — <i>Idylles héroïques</i> . 1 vol.	6 fr
— <i>Poèmes civiques</i> . — <i>Tribuns et courtisans</i> . 1 v.	6 fr
— <i>Pernette</i> . — <i>Le livre d'un Père</i> . 1 vol.	6 fr
— <i>Poèmes évangéliques</i> . 1 vol.	6 fr
— <i>Les voix du Silence</i> . — <i>Livre des Adieux</i> . 1 vol.	6 fr
LECONTE DE LISLE. <i>Poèmes barbares</i> . 1 vol.	6 fr
— <i>Poèmes antiques</i> . 1 vol. avec portrait.	6 fr
— <i>Poèmes tragiques</i> . 1 vol.	6 fr
JULES LEMAITRE. <i>Les Médaillons</i> . — <i>Petites Orientales</i> . — <i>Une Méprise</i> . — <i>Au Jour le Jour</i> . 1 vol.	6 fr







BINDING SECT.

NOV 28 1972

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS PO

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRA

PQ
2337
L3A17

Lemaître, Jules
. Poésies de Jules Lem

